

N° 8

BIMESTRIEL
FEVRIER-MARS 1996
33 FF - 240 FB
11 FS - 7 \$ CAN

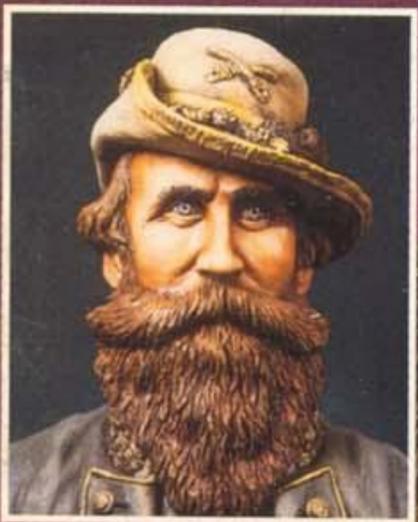
Figurines

tradition actualité ~ technique

**SPÉCIAL
CONCOURS**



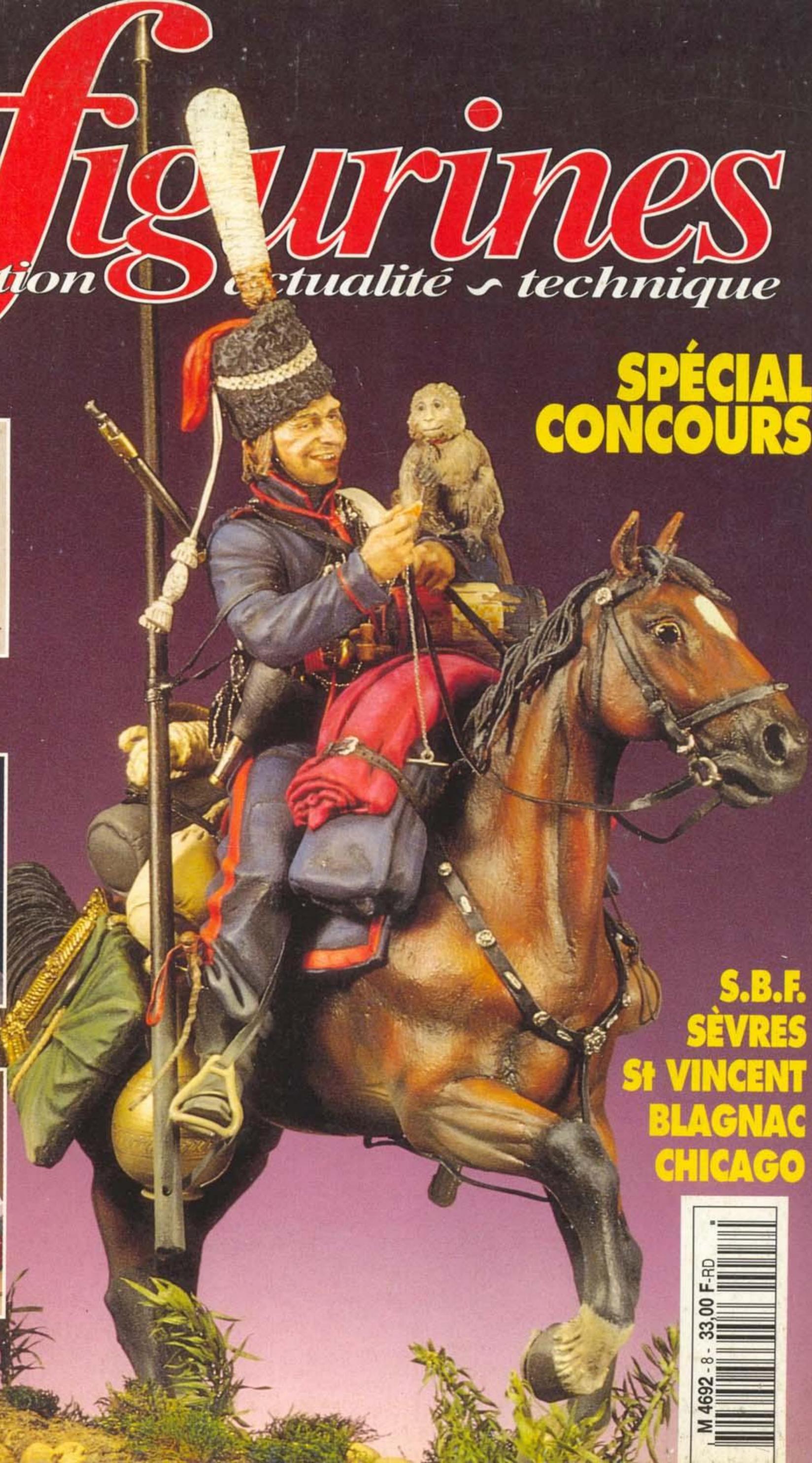
**Les Français
en Amérique**



L'art du buste



**Peindre à
l'acrylique**



**S.B.F.
SÈVRES
St VINCENT
BLAGNAC
CHICAGO**

M 4692 - 8 - 33,00 F-RD





Le coin du débutant

(8^e partie)

Peindre une figurine à l'acrylique (1)

Raul Garcia Latorre, l'un des meilleurs spécialistes actuels de la peinture à l'acrylique, a accepté, en exclusivité pour *Figurines* d'exposer sa méthode de travail qui lui a d'ores et déjà permis de se voir décerner les plus hautes récompenses dans de nombreux concours internationaux.

Raul Garcia LATORRE

Peindre une figurine est un art à part entière, à l'image de la peinture « traditionnelle » sur toile ou de la sculpture.

Comme cela se passe dans toutes les formes d'art, il existe en matière de peinture de figurines une grande variété de styles. Au fil des ans, diverses techniques ont été expérimentées, avec plus ou moins de succès. Il est même parfois possible de deviner la nationalité d'un peintre particulier, car il existe des styles propres à chaque pays. En fait, chaque style a son propre public, tout étant essentiellement une question de goût.

Depuis mon enfance, j'ai toujours aimé les portraits. Au début, je pensais qu'il s'agissait d'anciennes photographies sur lesquelles un peintre s'était arrangé pour représenter la réalité de manière convaincante et suggestive en



contrôlant la façon dont la lumière et les couleurs s'appliquent sur ces sujets.

A mon avis, une peinture figurative et réaliste est la forme d'art la plus complexe et la plus difficile, en raison des innombrables connaissances qu'elle exige.

Reproduire la vie

Mon but principal, lorsque je peins des figurines est de reproduire la vie de façon convaincante et réaliste, comme sur ces portraits que j'admirais tant autrefois. Les techniques que je développe dans cet article consistent à reproduire une expression et un volume sur une figurine en utilisant le plus précisément possible la lumière et la couleur.

Parmi les personnes qui m'ont le plus influencé et conseillé dans ma démarche, je citerais tout particulièrement Sheperd Paine, qui a jeté les bases de cette technique et Bill Horan, qui a tant fait ces dernières années pour que la figurine soit enfin reconnue comme un art à part entière.

Pour illustrer cet article, j'ai choisi l'une des nouvelles pièces éditées par Andrea : un buste de soldat allemand (réf. S9-B 02). Cette figurine est parfaite pour expliquer ma méthode car elle

comporte du tissu, du cuir, des surfaces métalliques et de la peau qui reste toujours pour beaucoup l'élément le plus difficile à reproduire.

Le matériel nécessaire

Pas de bon travail sans bons outils. J'utilise pour ma part les peintures acryliques Andrea, car elles séchent rapidement et se mélangent bien. Elles sont diluables à l'eau, évitant ainsi l'emploi de solvants inflammables ou toxiques.

Mes pinceaux sont en martre Kolinsky, numéros 0, 1 et 2. Les surfaces plus importantes seront peintes à l'aide de pinceaux plus gros.

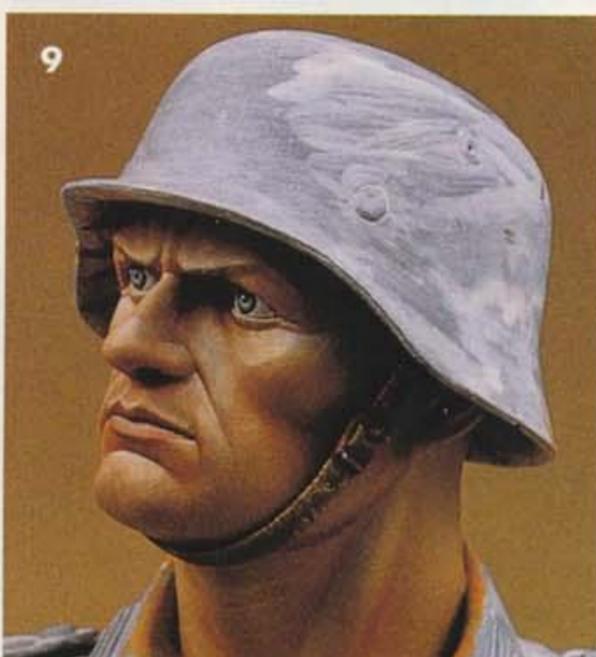
Pour mélanger les couleurs, je me sers d'une simple boîte de médicaments qui permet de conserver de petites quantités de couleur. Les palettes plates habituelles sont inutilisables avec l'acrylique, qui sèche très rapidement. Un mélange peut en revanche être stocké pendant un certain temps, en ajoutant simplement de l'eau dans la boîte.

Les yeux

Le point principal de tout buste est indéniablement le visage. C'est donc sur cet endroit précis que le peintre devra concentrer toute son attention. J'ai toujours pensé qu'un visage expressif, bien peint et personnalisé rentre pour 90 % dans la réussite d'une figurine et ce même dans le cas de pièces complètes. Il arrive ainsi que de petits défauts se remarquent moins lorsque le visage est parfaitement exécuté.

Les yeux constituent le point le plus important et le plus délicat à réaliser et ils exigent un soin maximum du peintre. Les yeux et les sourcils sont responsables de la quasi totalité de l'expression du visage. Pourtant, beaucoup de peintres n'ont pas ce fait présent à l'esprit et ne font pas attention à leur taille, à leur forme ou à leur couleur lorsqu'ils les peignent. Si vous souhaitez peindre des yeux de manière réaliste, il faut avoir ces détails présents à l'esprit. Le blanc des yeux, par exemple, n'est pas un blanc pur et réclame lui aussi un peu d'attention. Dans le cas présent, j'ai pris comme teinte de base un gris clair auquel j'ai ajouté une pointe de brun; le tout a été ensuite éclairci avec du blanc dans la partie inférieure des globes oculaires. Un soupçon de rouge a été ajouté pour reproduire les petits vais-





seaux visibles dans le coin des yeux. Centrer correctement les yeux est une opération délicate. Je commence par poser deux points noirs que j'agrandis à la bonne taille, tout en leur donnant une forme correcte et en veillant à ce que les deux yeux soient parfaitement identiques (photo 1).

Sur cette pièce, des yeux bleus m'ont semblé convenir parfaitement; de plus, selon moi, ils donnent les meilleurs résultats en matière de figurine. Je me suis servi comme modèle d'une photo d'un magazine de cinéma et j'ai préparé une base composée d'un mélange de gris clair et de bleu ciel, qui a été posée au centre de chaque point noir, de manière qu'il ne reste qu'un mince filet noir autour du cercle bleu. Ce filet devra être présent quelle que soit la couleur des yeux. (photo 2).

Un problème supplémentaire consiste à restituer l'aspect brillant des yeux. On peut le résoudre partiellement grâce à un éclairage correct, en éclaircissant la partie basse et en fonçant le haut des yeux. La touche finale est donnée à l'aide de vernis brillant (Humbrol par exemple). Pour éclaircir, j'ai utilisé du blanc et de l'ocre et pour ombrer, du bleu foncé (photo 3). Les pupilles sont réalisées de la même manière que l'iris, en plus petit (photo 4). La touche finale consiste en un reflet blanc à la fois sur la pupille et sur l'iris (photo 5). J'utilise différentes couleurs pour souligner les globes oculaires : du noir pour les paupières supérieures (afin de représenter en même temps les cils) et du brun clair pour la paupière inférieure.

La couleur de la peau

J'observe toujours avec attention les figurines que l'on voit dans les magazines ou les concours et, après avoir vu toutes les variantes possibles de « couleur chair », j'en suis venu à penser que la teinte définitive est avant tout une question de goût personnel. Aucune couleur chair du com-

merce ne me satisfait parfaitement. Après de nombreux essais, je pense qu'un mélange de rouge, de brun clair et de kaki foncé, éclairci avec un ton chair, est la meilleure combinaison que j'ai essayée à ce jour. Qui qu'il en soit, le secret d'un visage réussi est moins une « bonne » couleur chair qu'un éclairage (par ombres et lumières) correct, auquel peuvent s'ajouter quelques traits particuliers afin d'augmenter le réalisme : une barbe de trois jours, des poches sous les yeux pour donner une impression de fatigue, etc.

La couleur de base, décrite plus haut, est passée sur l'ensemble du visage, en prenant soin toutefois de bien épargner les yeux (photo 6).

Savoir reproduire les volumes

Il est très important de savoir que ce ne sont pas seulement les ombres et les lumières, mais dans une plus large mesure les couleurs utilisées qui vont influencer le résultat final. Pour éclaircir, je me sers d'un ton chair clair afin d'obtenir des mélanges plus riches qu'en utilisant simplement du blanc. Du blanc pourra quand même être ajouté en petites quantités à ce mélange.

J'essaie de reproduire les volumes et un aspect réaliste sur une figurine en examinant la façon dont la lumière agit sur une surface et en restituant ses effets par un usage correct des ombres et des lumières. Une astuce efficace consiste à placer la figurine sous une lampe pour obtenir un éclairage direct. Bien sûr, d'autres manières sont possibles, qui dépendent de la manière dont vient la lumière.

Bien qu'il existe de nombreuses variantes dans la façon dont les ombres et les lumières agissent sur une figurine, il est malgré tout possible, lorsque l'on parle de la peinture d'un visage, de dégager un schéma général, une « carte » des zones faciales qui vont recevoir un ton clair, foncé ou intermédiaire.

Un visage possède ce que l'on pourrait qualifier de zones « sur-éclairées » : il s'agit du front,

du nez et des pommettes. C'est sur ces endroits que j'applique la teinte la plus claire (quasiment du blanc) (photo 7 & 8). Les zones intermédiaires sont situées entre les précédentes et le menton, ainsi que le triangle formé par le nez, la lèvre supérieure et les paupières; toutefois, dans certains cas, il m'arrive d'éclaircir fortement ces zones. Comme il existe des zones sur-éclairées, certains endroits sont considérablement ombrés. Il s'agit du dessous des pommettes, de la lèvre inférieure et des sourcils. Ce dernier point est très important pour obtenir un regard intense (photo 9). Pour ombrer, j'utilise le mélange décrit plus haut, sans la teinte chair. Les ombres les plus marquées sont obtenues à l'aide seulement de rouge et de kaki foncé. Il est capital d'obtenir un contraste parfait entre les clairs et les foncés.

Pas d'exagération !

Bien que cela soit difficile, il faut essayer d'éviter de trop éclaircir ou ombrer, ce qui donnerait un aspect exagéré à la peinture. J'utilise pratiquement la même quantité d'ombres que de lumières, afin d'obtenir un équilibre général.

Lorsque les ombres et les clairs ont été portés, on peut ajouter les petits détails qui vont faire la différence. Le visage qui nous occupe aujourd'hui, par son style « héroïque » propre, ne nécessite rien de particulier, hormis un aspect rasé de frais obtenu en portant quelques légères ombres sous les pommettes et un ombrage adapté des sourcils blonds.

Bien entendu, d'autres éléments peuvent toujours être ajoutés afin de donner plus d'intensité à un visage, comme par exemple la sueur, la poussière ou des cernes autour des yeux.

(à suivre)

Dans notre prochain numéro, vous trouverez la suite de cet article, dans laquelle vous découvrirez en détail la manière de peindre l'uniforme et les différentes parties de l'équipement.

NOUVEAUTÉS



1 - SOLDIERS



2 - PEGASO



3 - ACTRAMAC



4 - PEGASO



5 - FONDERIE MINIATURE



6 - SOLDIERS

Soldiers (1 - 6)

On sait l'intérêt que porte cette marque italienne pour tout ce qui touche au moyen âge et ce n'est pas cette nouvelle saynète, baptisée « Bataille pour l'oriflamme » (photo 1), sculptée par Mario Venturi, qui nous démentira. Elle reconstitue en effet le moment où l'oriflamme, symbole de l'armée française, fut perdu par Guillaume de Martel, sire de Bacqueville lors de la funeste bataille d'Azincourt. Il s'agit d'une très belle réalisation, avec une gravure et une fonderie de qualité. Le montage des deux personnages demandera une certaine attention afin que le mouvement des bras venant chacun saisir la hampe soit parfaitement simultané. Une jolie composition, que l'on ne peut que recommander aux amateurs de cette période beaucoup plus colorée qu'on l'imagine souvent. Plomb, 54 mm, réf. SD2.

L'autre nouveauté de la marque est un che-

valier de l'ordre du Temple (photo 6), brandissant son épée. Cette première figurine Soldiers de grande taille, sculptée par Adriano Laruccia, est remarquablement réalisée. Pour ceux qui ne se contenteraient pas du sujet proposé, cette pièce peut, au prix de transformations mineures, représenter n'importe quel autre chevalier de cette époque.

Plomb, 90 mm. Réf. S90-1.

Pegaso (2 - 4)

Dire que Pegaso est prolifique relèverait de l'euphémisme. En effet, non content de nous avoir proposé la superbe saynète consacrée à la bataille d'Azincourt présentée dans notre numéro précédent, nous avons encore droit à deux nouvelles figurines. Un chevalier allemand du début du XVI^e siècle (Photo 2, réf. 90/009. Plomb, 90 mm) portant une armure de style « gothique », typique de l'époque de la Renaissance, et un noble thrace du IV^e

siècle avant notre ère, coiffé d'un curieux casque à longues cornes (Photo 4, réf. 54/024. Plomb, 54 mm). La sculpture de ces deux modèles est parfaite, les détails sont nombreux et le moulage est au niveau de ce qui se fait de mieux aujourd'hui. On appréciera tout particulièrement l'éclectisme de cette marque italienne qui n'hésite pas à éditer des sujets aux thèmes moins « commerciaux » que beaucoup d'autres, mais très colorés.

ACTRAMAC (3 - 21)

Ce fabricant parisien vient de rééditer sa « reine Guenièvre » (photo 3), parue il y a quelques mois. Cette nouvelle version a été profondément remaniée au niveau du visage qui est désormais absolument magnifique, à la fois fin et majestueux. Le profil est superbe, ce qui ajoute encore à la qualité de cette pièce. Enfin une femme qui a l'air d'une femme et non d'une caricature ou d'un fantôme...

comme on en voit malheureusement souvent. *Résine, 120 mm. Sculpture et peinture de Gilles Oderigo.* Dans un genre totalement différent, voici achevée une saynète dont on parlait depuis longtemps et inspirée du tableau de Boutigny représentant la mort du maréchal Lannes à Essling (photo 21). Elle comporte trois personnages, le chirurgien Larray, le maréchal mortellement blessé et l'empereur penché à son chevet, ainsi qu'un grand nombre d'accessoires. Pour être proche de la réalité, il conviendra de soigner le décor de cette saynète, l'action se déroulant en fait à l'intérieur d'une maison. *Résine, 120 mm sculpture de Robert Machrovski.*

Fonderie Miniature (5)

L'empire mongol s'est étendu, au 13^e siècle, de la mer de Chine à la Pologne actuelle et ces farouches guerriers ont toujours été un sujet prisé en matière de figurines. F.M. a cédé à son tour à la tentation et met sur le marché un cavalier mongol de bonne facture. Un mot au passage pour signaler que le cheval, comme c'est l'habitude pour cette marque est magnifiquement réalisé. *Résine, 90 mm. Sculpture de Robert Machrovski.*

Nimix (7 - 16)

Pour commémorer l'anniversaire de la création de la légion étrangère espagnole, Nimix édite un représentant de cette prestigieuse unité, avec sa tenue particulière des années quarante (photo 16). Un sujet un peu typé mais d'un intérêt certain pour les amateurs d'uniformologie. Dans un tout autre style, mais sans quitter complètement les sujets espagnols, Nimix vient de débiter une série consacrée à la conquête du continent américain avec, bien sûr, des *conquistadores* dans des tenues variées (photo 7) et des combattants aztèques, aux tenues et à l'armement bigarrés.

Résine, 120 mm.

Aquila (8 - 18)

Décidément très prolifique ces temps-ci, Aquila nous propose aujourd'hui une nouvelle et intéressante série inspirée par la Commedia dell'arte. Les trois premiers personnages sont disponibles, il s'agit de Pantalón (masqué) de Colombina (la fille de ce dernier) et du Capitán à l'habit très coloré (photo 8). La sculpture de Fabrice Eisenbach est très fine et est soutenue par une fonderie sans défaut. Ces

figurines au thème original vont donner aux peintres l'occasion de se changer l'esprit et mettront en plus une touche de couleur dans les vitrines. *Plomb, 54 mm, sculpture et peinture de F. Eisenbach.*

L'autre nouveauté (photo 18), présenté lors du concours de Sèvres, dont le thème était la Russie des Tsars, est un chevalier-garde russe de la fin du siècle dernier. Une pièce à l'allure à la fois rigide et martiale, imposée par le sujet. *Plomb, 90 mm. Sculpture A. Somov, peinture de Hans.*

Miles (9)

En latin, le mot *miles* désigne le soldat. Aujourd'hui, c'est également le nom d'une marque italienne qui édite des figurines en tirage limité (300 exemplaires) inspirées de l'histoire italienne. Cette branche de la société milanaise E.M.I. (cf. *Figurines n°4*) inaugure ainsi un nouveau concept puisque chaque pièce, outre le fait qu'elle bénéficie d'une sculpture et d'un moulage de haute qualité, est en plus livrée avec un certificat d'authenticité et une « épinglette », réalisée également en série limitée et la représentant. La première figurine de cette série est un lansquenet armé d'une



7 - NIMIX



8 - AQUILA



9 - MILES



10 - REPLIQUA



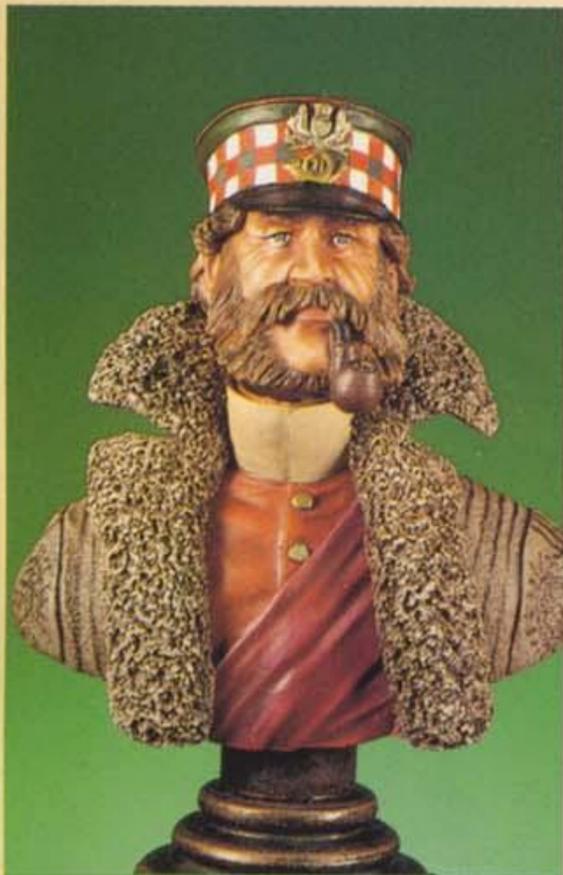
11 - EUROMODELS

NOUVEAUTÉS

NOUVEAUTÉS



12 - TINY TROOPERS



13 - WOLF



14 - IMPERIAL GALLERY



15 - ANDREA



16 - NIMIX



17 - SOLDAT



18 - AQUILA

arquebuse, et dégustant un fruit. L'ensemble est livré avec un socle formant une saynète, puisque le but de la marque est de recréer, à elle seule, un lieu et une atmosphère. *Plomb, 54 mm, peinture de Richard Poisson.*

Repliqua (10)

À l'origine, les figurines de l'éditeur parisien Repliqua étaient destinées en priorité aux magasins de cadeaux. Réalisées en étain massif monobloc, elles sont donc vendues patinées, munies d'un socle en bois verni et d'un titre.

Mais, leur sculpture et leur moulage étant de bonne qualité, et le thème choisi (un moyen âge plus ou moins légendaire) étant actuellement à la mode, ce fabricant a décidé d'élargir son public potentiel aux figurinistes « classiques », et propose désormais ses pièces à monter (ce qui est plus que rapide vu leur mode de fabrication !) et à peindre, comme on peut le voir sur notre photo où les deux versions du célèbre viking Eric le Rouge sont représentées. Une gamme à découvrir, car elle possède en outre l'intérêt d'être relative-

ment bon marché. *Plomb, 90 mm, sculpture et peinture de Gilles Oderigo.*

Euromodels (11)

Marque belge née il y a peu de mois, Euromodels dispose pour l'heure d'une gamme d'une vingtaine de figurines aux sujets variés et aux échelles différentes (120 mm, 1/24^e et 1/32^e). Pour preuve, ce général turc de la fin du XVII^e siècle, qui peut représenter le célèbre Kara Mustapha. A noter, que cette marque propose d'autres pièces, plus spécialement inspirées par l'histoire, lointaine ou proche, de la Belgique, des troupes belgo-hollandaises de l'époque napoléonienne au casque bleu en Bosnie. *120 mm résine, sculpture de J.M. Charneux, peinture d'A. Gérard.* Cette marque n'ayant pas encore d'importateur en France, les personnes intéressées peuvent la contacter à l'adresse suivante : *Euromodels, 84, rue Profondval, 4400 Flemalle, Belgique.*

Mike French - Tiny Troopers (12)

On connaît désormais l'attrait de cette firme britannique pour les sujets tirés des films

célèbres. Après John Wayne en colonel de parachutistes dans « *Le Jour le plus long* », voici à nouveau ce monstre sacré du cinéma américain, mais cette fois en cow-boy, tel qu'il apparaît dans le western « *The Search* » (en français « *La Prisonnière du désert* », datant de 1956). Rien ne manque au personnage, au visage parfaitement reconnaissable, pas même la poupée de sa jeune fille capturée par les Indiens. *Résine, 120 mm.*

Wolf (13)

À Folkestone, Wolf avait présenté en avant-première un nouveau buste, consacré non plus à la deuxième guerre mondiale, comme cela avait été le cas jusqu'alors, mais à la guerre de Crimée, puisqu'il s'agissait d'un officier du 71st Highlander. Le sujet est pour le moins original et finalement assez coloré; il bénéficie en outre d'un moulage de qualité qui met parfaitement en valeur les moindres détails de cette pièce.

Souhaitons que Wolf poursuive dans cette voie de l'originalité qui lui va bien.

Résine, 200 mm, peinture de J. Welsh.

Imperial Gallery (14)

Voici l'une des nouveautés proposées par cette marque anglaise présentée plus en détail à l'occasion de notre reportage sur Euromilitaire (*Figurines n°7*), il s'agit d'un officier de Highlanders typique des guerres coloniales britanniques du siècle dernier. L'attitude générale est originale et pleine de mouvement et rappelle une pièce unique créée par Bill Horan dans une échelle plus petite. Un beau sujet, coloré et dynamique, comme sait les faire cette marque. *Résine 120 mm.*

Andrea (15)

Depuis la création de la marque, il existait chez Andrea une série consacrée à la Seconde guerre mondiale. Comme nous vous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, cette série a été profondément remaniée (nouvelles boîtes, nouveaux sculpteurs, etc.) et les nouvelles figurines disponibles sont extrêmement bien réalisées, comme le prouve cet Oberssturmführer SS en Italie (1945), sculpté et peint par R.G. Latorre.

Le niveau de détail est excellent, avec une finesse particulière de la sculpture au niveau des mains et du visage, ainsi que des différents insignes. Dans la même série, il existe également un *volksgradier* (1945) et un fantassin de l'Afrika Korps en 1942. Une série à la réalisation proche de la perfection, et on se plaît à penser à ce qu'elle pourrait donner avec

des sujets moins « vendeurs » (Anglais et, pourquoi ne pas rêver, Français), la documentation ne manquant pas pour inspirer toutes sortes de figurines inédites. *Plomb, 54 mm, réf. S5F35.*

Soldat (17)

Marque américaine mal connue en France car, jusqu'à présent, non importée régulièrement, Soldat sera désormais distribuée en France par Sud Modèles Diffusion.

Le catalogue propose des sujets très différents et dans les tailles les plus variées, mais qui ont tous comme caractéristique d'être moulés en résine. Pour commencer, nous vous présentons ce fantassin confédéré, dont l'originalité est d'être l'une des plus grandes figurines du marché puisqu'il mesure 250 mm de haut. La sculpture est due à Bill Merklein, bien connu outre Atlantique et qui a réalisé il y a quelques temps plusieurs pièces pour Le Cimier. Avec une telle échelle, il est inutile de préciser que le niveau de détail est plus qu'impressionnant et qu'il faut en outre une certaine quantité de peinture, voire un aérographe pour le mettre en couleur. *Résine, 250 mm, peinture de Michel Formentel.*

J.P. Feigly (19)

Pour le compte de Jean-Paul Schulé, directeur de la société suisse Arhisto, Jean-Pierre Feigly a réalisé deux figurines représentant l'armée helvétique contemporaine. Il s'agit tout d'abord d'un adjudant-porte-drapeau en tenue

de drap, avec le casque ancien modèle et le même, revêtu de la nouvelle tenue camouflée et du casque dernier modèle. Rappelons que ces figurines sont vendues sous deux formes : montées et peintes ou à assembler et à décorer. *Plomb, 54 mm. Peinture de J.P. Feigly.*

Fenryll (20)

Ce spécialiste de la figurine fantastique en résine met aujourd'hui sur le marché une pièce réalisée en série limitée à 50 exemplaires et dénommée « Le conteur ».

Le prototype de cette pièce de grande taille, sculptée en plâtre par Sophie Mounier avait été présentée l'an dernier à Sèvres. Le sujet est original et d'une grande finesse. On remarquera, par exemple les nombreux petits détails qui l'accompagnent (chat, oiseau, etc.).

Résine, 200 mm.

Mithril (22)

Toujours inspirée par l'œuvre de Tolkien, la nouvelle série Mithril comprend huit personnages aux attitudes et aux armement différents. Ces petites figurines sont, comme toujours, très finement sculptées et leur précision malgré l'échelle réduite, les transforme en un véritable régal pour les peintres.

Plomb, 25 mm peinture de D. Faisant.

Border (23)

Depuis plusieurs années, Border s'est imposé comme un spécialiste du moyen âge en



NOUVEAUTÉS



23 - BORDER

Photo © Border



24 - BRETEGNIER - TERANA



25 - VERLINDEN

Photo © Verlinden



26 - VERLINDEN

Photo © Verlinden



27 - QUADRICONCEPT



28 - VERLINDEN

Photo © Verlinden

figurine, avec une production relativement peu importante, mais toujours de très grande qualité. La dernière référence concerne Henry Percy « Hotspur », à la bataille d'Otterburn en 1388. Représenté à pied, ce célèbre chevalier mena contre les Ecossais un combat si fameux qu'il fut relaté par le célèbre chroniqueur Froissart. Comme de coutume avec cette marque, moulage de qualité et profusion de détails très fins sont au rendez-vous. Précisons à l'attention des peintres débutants que Border dispose dans son catalogue de motifs héraldiques en décalcomanies, un excellent moyen de se simplifier la vie pour les moins audacieux !

Réf. 80/14. Plomb, 80 mm, sculpture de P. Armstrong.

Brétégnyier - Terrana (24)

Entre les deux guerres, Paul Armont, grand collectionneur de figurines et créateur de la Société des Collectionneurs de Figurines Historiques, avait édité des moules privés de très belle qualité, dont le « Grand État-major de Louis XIV », une série de 37 pièces, gravées par S. Maier sur des dessins de Lucien Rousselot. Cette série avait disparu depuis plus de quarante ans, et était en possession de Pierre Brétégnyier, qui a décidé de la rééditer, en collaboration avec Christian Terana. Pour com-

mencer, une première partie est disponible, qui comprend 18 figurines : neuf portraits (Louis XIV, Turenne, le Grand Dauphin, Condé, etc.), trois aides de camp et la compagnie des gardes du corps (officier, trompette, gardes). Cette série est comme neuve car les moules ont été très peu utilisés et elle respecte parfaitement la « patte » inimitable de Lucien Rousselot. Une « nouveauté » qui ravira à la fois les collectionneurs de plats d'étain et les amateurs de l'ancien régime. Notez pour finir que cette série peut également être fournie peinte. Les personnes intéressées doivent contacter : Claude Terana. B.P. 320. 75624 Paris cedex 13.

Verlinden (25 - 26 - 29 - 34)

Le programme des nouveautés du « géant de Liege » est toujours aussi riche en parutions diverses et se traduira, pour le mois de février, par un chevalier italien du XIV^e siècle (réf. 1092, photo 29) vêtu d'une curieuse armure et dont une représentation a déjà été donnée il y a un an par un fabricant français, un officier du 22^e régiment d'infanterie de ligne dans la célèbre tenue blanche « d'ersatz » (réf. 1099, photo 26), ainsi qu'un Panzergrenadier pendant la bataille des Ardennes (non illustré).

Pour le mois de mars, sont en plus prévus

un chevalier anglais à la bataille de Poitiers (réf. 1110, photo 34), une voluptueuse odalisque, dénommée princesse arabe (photo 25, réf. 1106), et un officier des cheuau-légers lanciers polonais de la Garde (non illustré). Toutes ces figurines sont en 120 mm résine, alors que la gamme au 1/35^e continue bien évidemment de s'étoffer avec, essentiellement, des personnages destinés à accompagner les véhicules de la seconde guerre mondiale (équipages de blindés allemands ou américains).

Enfin, Verlinden s'intéresse à son tour au marché des modèles réduits au 1/24^e et commercialisera en mars une paire de pilotes de course (en résine), l'un casqué, l'autre tête nue.

Quadriconcept (27)

Après les hussards, précédente référence de cet éditeur français, voici aujourd'hui les dragons de la Garde, représentés par un timbalier (à cheval) et un trompette (à pied). La gravure de ces sujets est due à Daniel Lepeltier, d'après des dessins d'Eugène Lelievre. Signalons au passage que l'on a pu voir dans les concours internationaux récents de nombreuses figurines Quadriconcept, qui sont des supports idéaux pour les amateurs de peintu-

re de plats d'étain. Étain, 75 mm. Peinture de Louis Bécavin.

Beneito (29)

Chez Beneito, on aime à la fois les sujets originaux et la sculpture dynamique. Pas d'exception à cette règle avec ce bersagliere italien saisi en plein mouvement au combat de Porte Pia en 1870. Réf. MV/17. Plomb, 54 mm. Sculpture de F.M. Beneito.

Le Cimier (30 - 31 - 32)

Voici la suite de la série consacrée par Le Cimier à la Restauration avec un garde du corps (photo 30). Un sujet pour le moins original et coloré. L'habit, à l'allure assez anachronique réclamera pour sa réalisation une peinture soignée. La sculpture de cette pièce très fine est due à Andréi Bleskine, que l'on ne présente plus, et est remarquablement servie par une très bonne fonderie. Plomb, 54 mm, peinture F. Peschard. D'autre part, la série des personnalités de l'Empire compte désormais deux références supplémentaires, Daumesnil surnommé « la jambe de bois » après avoir perdu sa jambe à la bataille de Wagram (photo 32) et Caron d'Hevilley (photo 31). Plomb, 54 mm. Sculpture et peinture de R. Roussel.

Somov (33)

Pour célébrer à sa manière le 190^e anniversaire de la bataille d'Austerlitz, Somov vient de réaliser un lieutenant du 4^e hussards, tenant en main un drapeau pris à l'ennemi. Cette pié-

ce est parfaitement dans la lignée de ce fabricant, avec une fonderie particulièrement soignée. Plomb, 90 mm, sculpture et peinture d'Alexandre Somov.

Dès Kit (35)

Suite de la série consacrée par Dès Kit à l'expédition française au Mexique avec aujourd'hui un légionnaire français, à la tenue non réglementaire et adaptée aux rigueurs du pays (chapeau de paille, pantalon bouffant). Résine, 90 mm. Sculpture et peinture de Hans.



29 - BENEITO

El Viejo Dragon (36)

Cette figurine est la première création de cette nouvelle marque espagnole qui se distingue par une bonne qualité de sculpture et de moulage. La pièce présentée ici, un officier du régiment de Majorque, est constituée de très peu d'éléments puisque seuls la tête et l'épée doivent être rajoutés. De plus au prix d'une transformation très réduite, ce personnage pourra facilement devenir un officier français. Actuellement, la gamme se compose, en plus de celui-ci, de trois personnages du XVI^e siècle dont un lansquenet. (Réf. C1F2, sculpture de J.R. Arredondo, peinture de D. Breffort). L'adresse de cette marque, non encore distribuée en France, est la suivante : c/Margarita Nelken 11. Urb. Parquelagos. 28260 Galapagar. Madrid. Espagne.

Pilipili (37)

Le nouveau buste de ce fabricant spécialisé dans les indiens d'Amérique est... un cowboy ! Et sans doute le plus connu de tous, puisqu'il s'agit de Buffalo Bill. Ce massacreur de bisons (et d'Indiens à l'occasion) est représenté dans une tenue proche de celle qu'il arborait lorsqu'il conduisait son célèbre Wild west show à travers l'Europe.

Est-il encore utile d'ajouter que, comme de coutume, la sculpture et le moulage sont de qualité ? Pour les habitués de la marque, c'est sans aucun doute superflu.

Résine 200 mm. Sculpture et peinture de Le Van Quang.



30 - LE CIMIER



31 - LE CIMIER



32 - LE CIMIER



33 - SOMOV



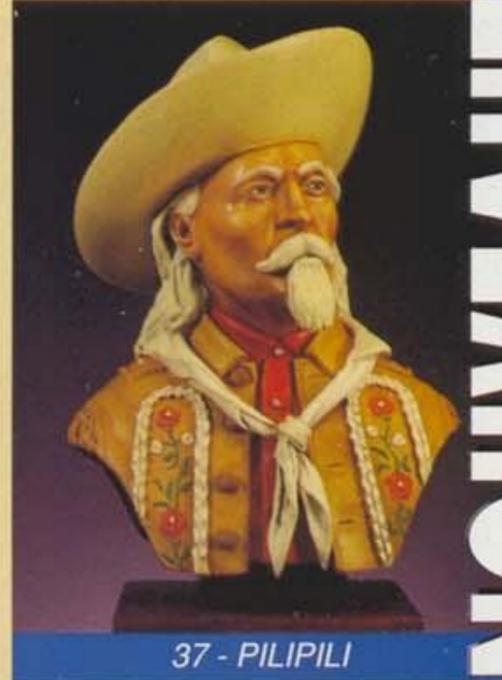
34 - VERLINDEN



35 - DES KIT



36 - VIEJO DRAGON



37 - PILIPI

Photo © Verlinden

NOUVEAUTÉS

« LE PETIT SOLDAT » A SAINT VINCENT

1^{er} CONCOURS INTERNATIONAL DU VAL D'AOSTE

Encore un concours, un de plus, penserez-vous, au vu du titre de cet article... et vous aurez tort car cette manifestation ne ressemble à aucune autre !

Jean-Pierre DUTHILLEUL
(photos d'Ivo PREDA)

Pour une première, ce fut un succès complet et l'organisateur, Mario Vergnano, mérite toutes les louanges. Il faut dire que les édiles de la Région autonome de la Vallée d'Aoste, auxquels il convient d'ajouter le soutien du casino de la Vallée et des Thermes de Saint Vincent, ne ménagèrent pas leur appui moral ou financier. Le résultat est à la hauteur des espérances : un succès complet.

Blanchi sous le harnois des concours de toutes sortes, en ai-je connu de ces organisations, certes bon enfant, mais à la limite du dilettantisme. Rien de tout cela ici, les Italiens nous ont tout bonnement épatés.

Des invités connus

Là non plus, on n'avait pas lésiné. Greg di Franco, le « grand maître » américain, accompagné de Kevin Dunne, Martin Livingstone, l'un des meilleurs britanniques du moment, Jesus Gamarra Lopez, dont la renommée grimpe de

concours en concours, voisinaient avec les Italiens du cru dont Ivo Preda, bien connu de nos lecteurs, Luca Marchetti, le talentueux animateur de la marque Pegaso et Mario Venturi, admirable sculpteur de la marque Soldiers, grand spécialiste mondial du Moyen Age et un peu le *padre*, comme ils le confessent eux-mêmes, des grands figurinistes italiens. Mario Vergnano n'était pas un homme seul : il reçut l'aide précieuse des membres du club des modélistes de Turin (CMT), dont Ivo Preda et Pier Andrea Ferro (lui aussi invité de marque), sont les fers de lance.

Un grand concours

Celui-ci était organisé selon la formule *open*, ce qui a pour mérite, rappelons-le, d'éviter les duels fratricides au sein des concours en récom-

pensant chaque créateur suivant ses seuls mérites et non pas au gré de l'affluence des diverses catégories. L'ambiance s'en trouve allégée et le suspense demeure intact. 574 pièces inscrites, pour une première, il s'agit d'un chiffre digne des meilleurs concours internationaux, surtout si on y ajoute les 200 pièces présentées par les invités. Quantité et qualité étaient donc réunies.

Jugement et remise des prix

Les invités d'honneur se muèrent ensuite en juges selon la formule — selon moi idéale — de la présélection concertée suivi du jugement individuel. Pour cette première édition, le palmarès fut, à mon avis, « libéral » mais n'était-ce point la fête, avant tout, de la figurine et des créateurs ? Un peu d'encouragement ne nuit pas.

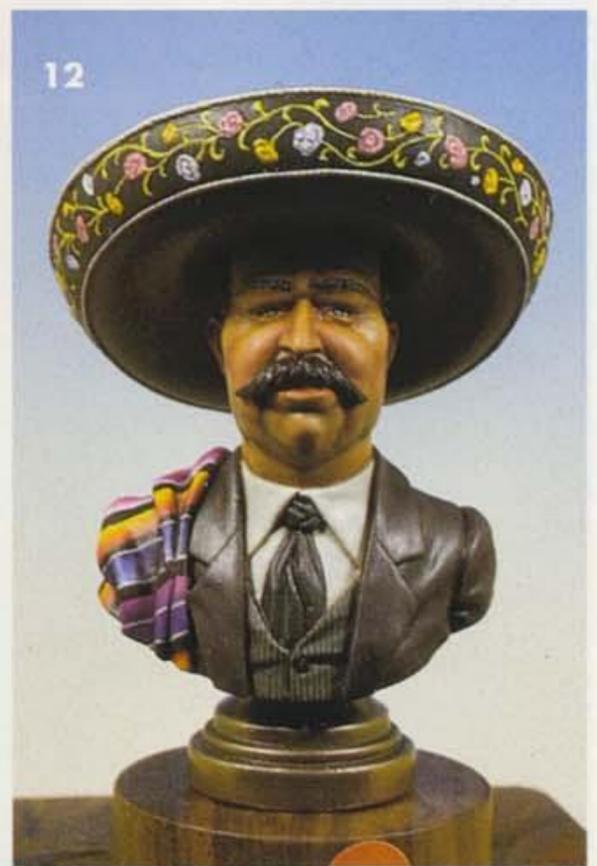
La remise des prix eut lieu en présence des officiels dans le grand auditorium du palace local. Chacun était assis et pouvait contempler, projetée sur grand écran, la photo de la figurine concernée. Des coupes de l'amitié, sculptées par les artisans valdôtains, furent offertes aux lauréats, ravis de ce présent original. Quand j'ajouterai que la région, blottie au creux des montagnes, est admirable, qu'elle est un carrefour entre la France, la Suisse, l'Allemagne et l'Italie, qu'on y parle presque couramment le français, qu'il faisait chaud en ce milieu d'octobre et que l'accueil y fut superbement chaleureux, vous comprendrez que ce fut un week-end mémorable.

On nous a promis que l'an prochain ce serait mieux encore et on nous a même confié un vœu secret : organiser l'exposition mondiale de 1999. Je n'y verrais, pour ma part, que des avantages et la fédération internationale devra tenir compte de nos amis transalpins. Ils mettent déjà sur pied un dossier et celui-ci sera en béton, n'en doutons pas ! □



1. « Roustan », de Gian Marco Zannoni. Une médaille d'or pour ce très beau plat d'étain.
2. « Chevalier italien, XVI^e siècle », de Mario Venturi. Ce figuriniste italien est un grand spécialiste du moyen âge. Il est en plus doué d'un certain talent de peintre...!
3. « Cavalier oriental » de Greg di Franco. Invité d'honneur de ce concours, ce célèbre figuriniste américain prouve s'il en était besoin qu'il excelle aussi bien sur la ronde-bosse que, comme ici, sur le plat d'étain.
4. « Danseur Kwakiutl », de Roberto Martignoni. Médaille de bronze.
5. « Mercenaire allemand », de Claudio Pezzolla. Joli traitement de ce magnifique cavalier de la marque britannique Border.
6. « Dov'e l'Italia », de Marco Lambertucci. 2^e prix du trophée « Napoléon en vallée d'Aoste ».
7. « Bataille pour un drapeau. Kåsemark, 1627. » de Pier Andrea Ferro. Une transformation réalisée à partir de figurines du commerce (Pegaso).
8. « Légionnaire romain », de Rick Girardin, médaille d'or. La décoration du bouclier est particulièrement bien réalisée.
9. « Giuseppe Garibaldi », de Claudio Sanchioli, médaille d'argent.
10. « Hallebardier anglais » de Kevin Dunne.
11. « Pierre de Dreux », d'Alessandro et Adriano Laruccia. Médaille de bronze.
12. « Pancho Villa », de Pierre Monerat. Une médaille d'or méritée pour ce buste original et exotique.







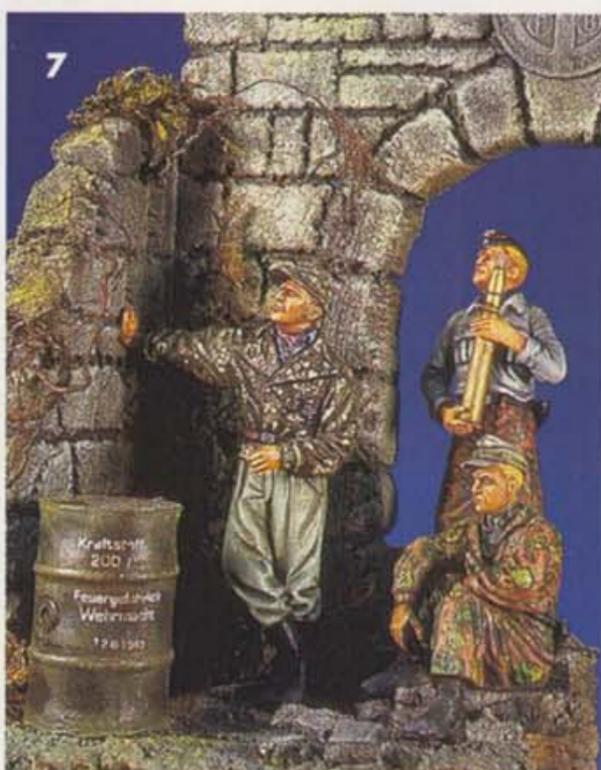
 **S. B. F. 1995**

La seizième édition du concours de la SBF a eu lieu le dernier week-end du mois d'octobre et a conclu la saison des concours organisé outre-Quévrain.

Ce 16^e anniversaire était également l'occasion d'un changement à la tête de l'organisation du concours puisque Victor van Hoegarden avait cédé la place qu'il occupait depuis plusieurs années à Jean-Pierre Duthilleul, que l'on ne présente plus.

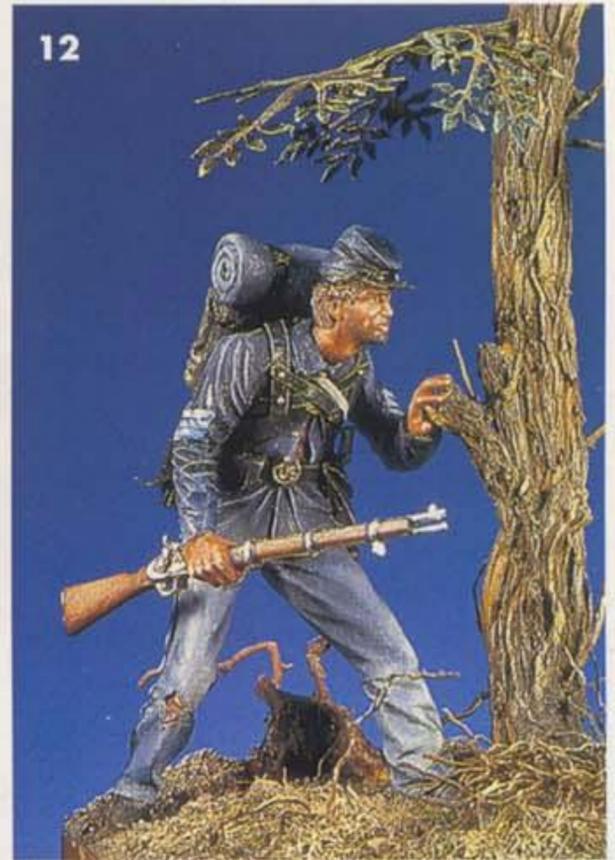
La compétition s'est déroulée dans une sympathique ambiance et a permis non seulement de voir les réalisations de quelques grands noms, mais encore de découvrir de nouveaux venus au talent prometteur. Notons au passage que la SBF, qui a adopté depuis

quelques années le système *open* pour son concours, est l'un des rares clubs en Europe où la présentation et le jugement sont groupés. Ce système, intéressant pour le public qui peut ainsi mieux apprécier le travail de chaque auteur, impose en revanche aux juges un effort supplémentaire. Ceux-ci doivent en effet établir leur jugement d'après une moyenne de la valeur des pièces présentées, une figurine magnifiquement réalisée ne pouvant par exemple jamais être déterminante face à un ensemble passable. □





1. « *Phillip Anthony Williams, 95th Riflemen* », de Jean-Luc George.
 2. « *Fantassin allemand, Grande guerre* », de Franz Monnoyer. Ce figuriniste belge, malgré un travail de qualité, est malheureusement reparti de Bruxelles sans être récompensé.
 3. « *Musicien Baule (Côte d'Ivoire)* » et 4. « *Lutteurs Nuba (Soudan)* », de M. Charpentier. Le travail de ce figuriniste belge fut sans aucun doute l'une des révélations de ce 16^e concours de la S.B.F. Sa présentation, rassemblant une trentaine de sujets décrivant diverses nations africaines créés à partir d'académies Preiser, était d'une grande originalité et amenait réellement quelque chose d'inédit. Lorsque le travail de peinture (encore perfectible) aura atteint le même niveau que celui de la transformation, ce figuriniste pourra sans difficulté abandonner la catégorie Novices pour aller se mesurer avec les plus grands.
 5. « *Sous-lieutenant de Zouaves, 1870* », de Yann Desloover. Médaille d'or catégorie promotion.
 6. « *Blood warrior* », de Gérard Dormois. Médaille de bronze en catégorie Masters et 3^e prix du Trophée des Amis tchèques. L'une des premières apparitions du nouveau buste Poste Militaire en concours... et sans doute pas la dernière !
 7. « *Italie, 1944* », de Jacques Vandoren. Médaille d'argent en catégorie Promotion.
 8. « *Hommes des Bois* », de Richard Poisson. Spécialiste des sujets fantastiques et particulièrement des figurines Mithril, sa présentation lui valut une médaille d'argent en catégorie Masters.
 9. « *A friend born to be die* » par Étienne Ducarme et Jean-Luc George.
 10. « *Chevalier d'Antioche, 1268* » de Michel Formentel. La polyvalence de ce membre des Canonnières de Lille lui permet de passer avec le même bonheur du Confédéré de 250 mm de haut à la Mithril dix fois plus petite !
 11. « *Courtisan* », de Solange Heuschen. Une médaille d'or (Novices) très largement méritée pour cette jeune figuriniste belge (une quinzaine d'années) qui participait à cette compétition en compagnie de son père, primé lui en catégorie Promotion. Devant le résultat, on ne peut que souhaiter qu'elle poursuive dans cette (bonne) voie.
 12. « *Fantassin nordiste* », de Lorenzo Pucci. Un nouveau venu, médaille de bronze en catégorie Promotion et auteur d'une présentation de qualité.
 13. « *Zouave du 5th New York* », de Guy Casier. Sans doute l'un des meilleurs peintres du moment, ce sympathique belge, aussi talentueux que discret, était l'auteur d'une présentation rassemblant une vingtaine de pièces inspirées par la guerre de Sécession magnifiquement peintes et qui lui valurent une médaille d'or très méritée.
 14. « *Destination Berlin* », de Denis Nounis. Toujours un magnifique résultat (en l'occurrence une médaille d'or), quel que soit le sujet.



LE 18^e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE 1804 À 1815

TAMBOUR DES FUSILIERS EN 1804 (TRANSFORMATION VERLINDEN)

Nous vous proposons, pour illustrer cette fiche uniformologique, une transformation réalisée à partir des productions Verlinden. Si, en revanche, vous souhaitez réaliser l'ensemble du 18^e de ligne en 54 mm, la gamme Historex vous donnera la possibilité de réaliser tous les personnages représentés sur les deux planches qui accompagnent cet article. En outre, Métal Modèles (sculpture de Bruno Leibovitz) offre également cette possibilité. Mais si vous souhaitez créer des sujets de l'infanterie du Premier Empire dans des tailles supérieures, les sujets sont déjà plus rares.

Hormis Verlinden, le Cimier a également produit un tambour et un tambour-major (création Conrad et Hans), tandis qu'Aquila possède à son catalogue un soldat du régiment de 1812 (créé par A. Somov).

Après cela ...plus rien !

Base de la transformation

Outre la documentation citée en annexe, nous utiliserons, afin de réaliser notre transformation deux références Verlinden : le tambour des sapeurs du génie de la Garde et le buste de Napoléon. De la première boîte, nous gardons tout sauf la tête et pour le buste nous

ne gardons... que la tête. Avec les pièces restantes nous aurons à l'avenir la possibilité de réaliser un sapeur en capote ou bien de retravailler le casque pour fabriquer un carabinier ou un cheveu-léger.

Mais revenons à notre projet de tambour. Lorsque nous déballons la pièce nous trouvons des pièces dont il faut enlever quelques « carottes » de moulage sans que cela soit un travail fastidieux. Force est de constater que les productions Verlinden fournissent pour toute documentation une photo vue de face et une de dos de la pièce peinte. Cette documentation gagnerait à être complétée, un débutant ignorant souvent le montage et les subtilités des uniformes de l'Empire.

Un montage facile

Nous collons en premier la tête de Napoléon sur le buste et nous effaçons les épaules

SOURCES

- Planches Rigo - Le plumet n° 155, 184, 190.
- Planche Rousselot n° 48.
- *Les Armées de Waterloo (l'infanterie de ligne)*. Y. Coppens.
- *Les Uniformes du Premier Empire*, Volume « Infanterie ». Cdt. Bucquoy Éditeur J. Grancher.
- *L'homme de 1812 M.* Pétard in Uniformes n° 19.

lentes à franges que nous remplaçons par des nids d'hirondelle (voir les planches ci-contre). Ceux-ci sont réalisés en feuille de plomb, tout comme le galonnage. Nous réalisons les boutons et les poches en long à l'aide d'une bande de plomb en feuille. Les cœurs des retrousis sont des pièces de harnachement Historex. Le collet est repris en Milliput et les galons à la feuille de plomb.

En revanche, le tambour étant en résine pleine, nous allons nous heurter à un problème de poids lorsque nous allons le coller sur la figurine. Il va donc falloir renforcer le tenon d'origine, qui semble bien mince, avec une tige de laiton. Le tambour est en trois parties qu'il faut ajuster sans oublier de limer les grenades de la caisse. Les ficelles fournies avec le tambour ne sont pas du meilleur effet. Nous les remplaçons par des fils de fusibles torsadés.

Peinture et mise sur socle

Nous ne nous étendons pas ici en détail sur la manière dont nous avons peint cette figurine, les différents articles de la présente revue et notamment ceux de J.P. Duthilleul sur les techniques de base étant d'une grande utilité.

La figurine terminée est placée sur un socle en bois, recouvert de Rebouch'bois Polyfilla. Nous ajoutons du flochage mélangé avec de la colle vinylique et diluée à l'eau. La borne est fabriquée en Plastibois ou en pâte à modeler durcissable. Là aussi nous nous reportons aux différents articles déjà parus sur le sujet. □



LE 18^e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE, 1805-1807



Fusilier
1805



Voltigeur
1805



Grenadier
1805



Sous-officier
de voltigeurs



Officier
1805



Tambour-major
1805



Caporal tambour
1805



Tambour de grenadiers
1805



Tambour de fusiliers
1805



Cornet de voltigeurs
1805



Sapeur
1805



Fusilier en blanc
1807



Voltigeur en blanc
1807



Grenadier en blanc
1807

LE 18^e DE LIGNE, 1809-1815



Voltigeur
1809



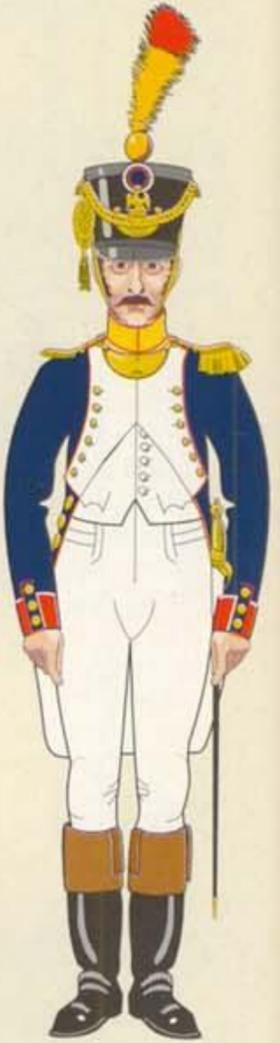
Voltigeur
1812



Grenadier
1812



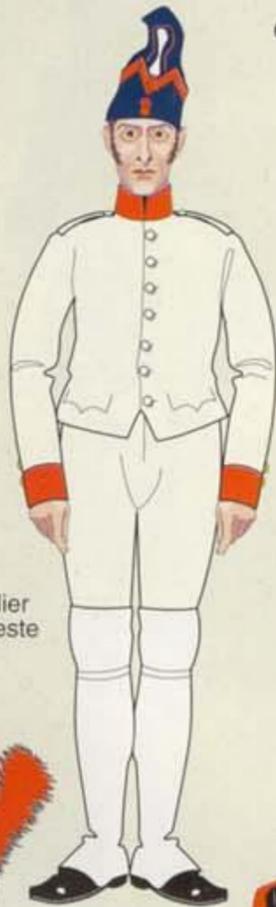
Fusilier
1812



Officier de voltigeurs
1809



Fusilier en capote
1814



Fusilier
en veste
1814



Grenadier
en capote
1814



Officier de grenadiers
1809



Tambour de fusiliers
1809



Sapeur
1809



Caporal tambour
1809



Tambour-major
1809



Cymbalier
1809

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE (1778-1783)

Avec la victoire franco-américaine remportée le 19 octobre 1781 à Yorktown en Virginie sur les troupes anglaises menées par Cornwallis, un point final était apporté à la guerre d'indépendance américaine qui s'était jouée entre 1776 et 1781. Le traité de Versailles, signé le 3 septembre 1783, scellait cette aventure où près d'un tiers de l'infanterie française fut plus ou moins représentée.

Michel PÉTARD

Cette revanche française sur la défaite subie pendant la guerre de Sept ans face aux Anglais avait mise à l'épreuve l'armée nouvelle peaufinée après 1763 grâce aux efforts éclairés du ministre Choiseul puis, à moindre part, par ses successeurs : Monteynard, Du Muy, Saint Germain, Montbarrey et Ségur. Ils contribuèrent à l'édification et à la modernisation de la brillante armée de cette époque qui fut engagée outre-Atlantique à partir du traité d'assistance franco-américain signé le 6 février 1778 et dont le principal instigateur n'était autre que Louis XVI.

Le corps expéditionnaire français

Les préparatifs du corps expéditionnaire demanda un long délai et l'aide française comprendra deux phases principales : la première dépêchant 12 vaisseaux en baie de Delaware, mais dont le seul succès sera de raviver la combativité des troupes de Washington, puis la seconde phase débute avec le débarquement au Rhode Island du corps de Rochambeau, riche de huit bataillons d'infanterie, des husards et des lanciers, un détachement d'artillerie et une compagnie du génie. S'y ajouteront en 1781, 3 500 hommes issus des garnisons coloniales et 38 navires, soit au total 9 000 combattants. Quarante trois régiments, puis cinquante et un furent engagés, en tenant compte de quelques dédoublements survenus durant la période d'intervention, soit 35 régiments d'infanterie, deux régiments royaux, deux des princes et six étrangers dont trois allemands, deux irlandais, un italien, plus quatre bataillons coloniaux, un corps de volontaires, sans oublier, en surplus, le régiment d'Auxonne en qualité de Corps Royal d'Artillerie et qui fit des merveilles sur le terrain par son rôle décisif dans la bataille de Yorktown.

La question des uniformes

En temps ordinaire, l'uniforme des troupes suit les règles habituelles du renouvellement, ponctuées par les ordonnances d'habillement qui s'appliquent par tiers dans les régiments, mais l'éloignement des opérations, notamment outre-mer, crée d'évidence des décalages dans les approvisionnements des « corps » dont l'uniforme dépendait alors pour certains des critères

réglés en 1775, pour d'autres en 1779 (l'ordonnance de 1776 n'ayant été qu'exceptionnellement appliquée), d'où l'extraordinaire difficulté de définir pour certaines unités la tenue réellement portée sans une recherche spécifique de chaque corps engagé et malgré les inévitables lacunes des archives.

L'application de l'ordonnance du 21 février 1779 est à peu près certaine pour le corps expéditionnaire de Rochambeau ayant débarqué le 10 juillet 1780 à Rhode Island. Citons les régiments de Bourbonnais, Soissonnais, Saintonge, Royal Deux Ponts, Volontaires étrangers de Lauzun (habillés selon un règlement particulier de 1778), les deux bataillons d'Auxonne du Corps Royal de l'Artillerie (habillés au nouvel uniforme à partir de novembre 1781), et la compagnie du génie. Quant à la plupart des autres régiments débarqués par De Grasse en 1781 : Gâtinois, Touraine et les bataillons coloniaux prélevés à travers les Antilles, ils portaient encore sans doute la tenue uniforme de 1775. Mais les tableaux synoptiques joints à cet article sont volontairement généralistes, en nous présentant systématiquement la tenue réglée le 21 février 1779 telle qu'ils la portèrent presque tous peu après la fin des hostilités.

Le règlement du 21 février 1779

« *Le Roi ayant reconnu que l'habillement de ses troupes, arrêté par le règlement du 31 mai 1776 étoit susceptible d'inconvéniens et d'une dépense trop considérable, Sa Majesté a réglé que dorénavant et à mesure des remplacements, il seroit composé ainsi qu'il suit.* »

Cet avertissement nous informe explicitement de la péremption du règlement précédent, coupable d'avoir par trop bousculé les usages de la mode militaire. Son auteur, le ministre Saint Germain, très influencé par ses goûts germaniques, se démettait en septembre 1777 et laissait la place à Montbarrey qui, par son règlement de 1779, renvoyait aux dispositions ordonnées le 2 septembre 1775 par Du Muy, mais en poursuivant quelques évolutions de détail, dont certaines récupérées du texte de 1776 : développement du système des couleurs distinctives par séries de six régiments, épaulettes à franges pour certaines élites, etc. En résumé.

● L'habit

De drap blanc suffisamment ample pour porter veste et gilet. Revers agrafés sur le tiers de leur longueur. Longueur de l'habit pris du sol, le soldat étant à genoux : 9,5 cm. Parements de 9,5 cm ouverts sur l'extérieur de la manche comme en 1776, alors que le règlement de 1775 les donnait ouverts sur le dessous avec quatre petits boutons dont deux sur le parement. Poches factices en long ou en travers garnies de trois gros boutons. Poches véritables cachées dans les plis des basques. Collet droit de 3,4 cm de hauteur. Revers de 49 cm garni de sept petits boutons, avec trois gros en dessous du côté droit.

Pattes d'épaules taillées en écusson, boutonnées près de l'emmanchure, de drap blanc liseré pour les fusiliers, de drap rouge pour les grenadiers et de drap vert pour les chasseurs; très vite, ces deux spécialités arboreront les épaulettes à franges boutonnées près du collet. Basques ornées d'une fleur de lis de la couleur distinctive pour les fusiliers depuis 1776, d'une grenade pour les grenadiers et d'un cor pour les chasseurs. Les boutons (fondus en 1767) sont en laiton ou en étain, emboutis sur bois avec deux ganses de soie croisées.

● Veste.

En drap blanc avec douze petits boutons uniformes sur le devant et trois sur chaque poche, dont seule la droite est ouverte. Les basques mesurent 17,6 cm à partir du dernier bouton du devant. Ce vêtement est entièrement doublé de toile. Le parement ouvert sous la manche mesure 5,4 cm et comporte un bouton.

Le petit collet n'est pas dimensionné dans le texte. La couleur distinctive est présente sur la veste est suit le système suivant : collet et parement distinctif pour les régiments dont l'habit comporte les revers et les parements en couleur. Collet distinctif seul pour ceux qui ont seulement les revers de l'habit en couleur. Parements distinctifs seuls pour ceux qui ont la couleur sur les parements de l'habit.

● Gilet

En estamet blanc, coupé rond, sans manches avec dix petits boutons gainés de toile.

● Culotte

En tricot blanc à pont-levis avec les boutons gainés de même étoffe.

● Col

En basin blanc, large de 2,2 cm et doublé de toile. Il était de crépon noir auparavant.

● Chemise

En toile blanche, sans manchettes depuis 1775, sauf pour les sergents et les fourriers.

● Guêtres

En toile blanche pour la parade, et noire dans toutes les autres occasions. Les guêtres sont entièrement doublées de toile et garnies de 20 à 24 petits boutons : gainés de toile pour les blanches et en cuir pour les noires.

● Pokalem

Ce bonnet de police à bandeau rabattable est en drap blanc avec la visière liserée et omée comme les retroussis de l'habit : fleur de lis, grenade ou cor de chasse, à la couleur distinctive.

● Chapeau

En feutre noir de 9,5 cm de profondeur de forme et 10,8 cm d'aile, qui est bordé à cheval d'un galon de laine noire de 2 cm (les bonnets de grenadiers sont supprimés dès 1776).

Les grenadiers portent une houpe de laine rouge sphérique au-dessus de la cocarde de basin blanc, elle même retenue par une ganse noire et son petit bouton uniforme. Par solidarité avec les Insurgents américains, un ruban noir est posé en surplus sur la cocarde royale.

● Giberne

En cuir fort noir et ciré, à pattelette large de 30 cm (plus petite pour les sergents et les fourriers) sans médaillon depuis 1776. La courroie de buffle blanc, ainsi que la martingale, avec un pendant porte-baïonnette cousu dessus.

● Baudrier porte-sabre

Destiné aux bas-officiers, aux grenadiers, aux chasseurs et aux tambours. Il est porté sous le porte-giberne qui croise par-dessus.

● Fusil

Il peut être du modèle de 1763-66, du modèle de 1774, mais aussi de 1777 qui fut distribué au corps expéditionnaire, en priorité à Bourbonnais, Saintonge, Soissonnais et Royal Deux Ponts.

Ce fusil mesure 1,52 m.

● Sabre

C'est le modèle de 1767, long de 72 cm à monture de laiton.

● Havresac

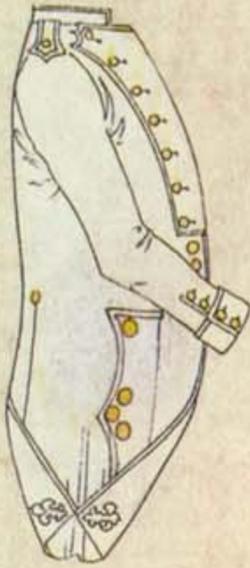
En peau de veau à poil, il reste aux dimensions de 1767 mais le « sac à distribution » vient se sangler sur le dessus à partir de 1776. □

ROYAL HESSE DARMSTADT - DILLON - AUVERGNE - TOURAINNE



De gauche à droite :
Fusilier de Royal Hesse Darmstadt (ancien Royal Bavière jusqu'en 1781), n°97, régiment allemand.
Fusilier de Dillon, n°90, régiment irlandais.
Grenadier d'Auvergne, n°17.
Chasseur de Touraine, n°34.

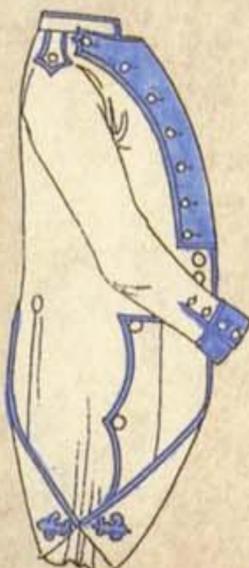
COULEURS DISTINCTIVES DES RÉGIMENTS ENGAGÉS DANS LA GUERRE D'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE



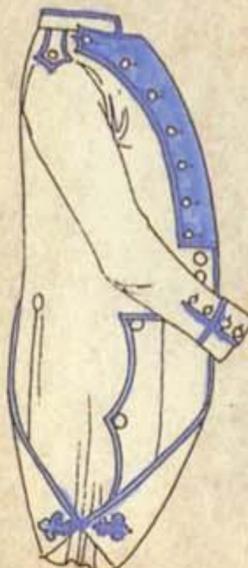
N°1 Picardie



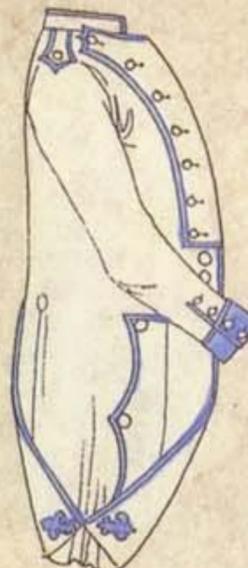
N°2 Provence



N°5 Navarre



N°6 Armagnac



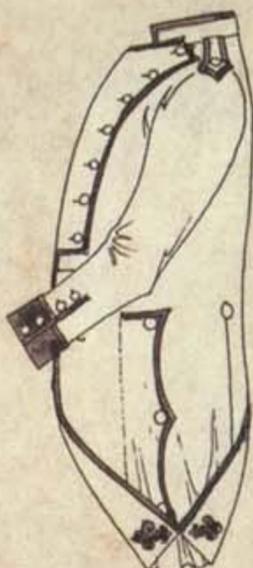
N°7 Champagne



N°11 La Marine



N°12 Auxerrois



N°13 Bourbonnois



N°15 Béarn



N°16 Agenois



N°17 Auvergne



N°18 Gâtinois



N°19 Flandre



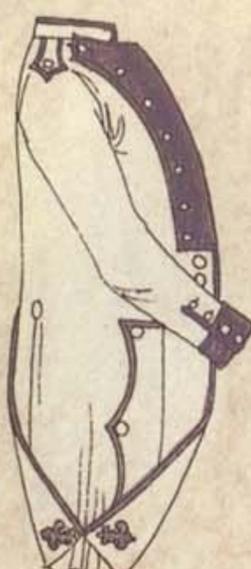
N°20 Cambrésis



N°21 Guyenne



N°22 Viennois



N°25 Brie



N°26 Poitou

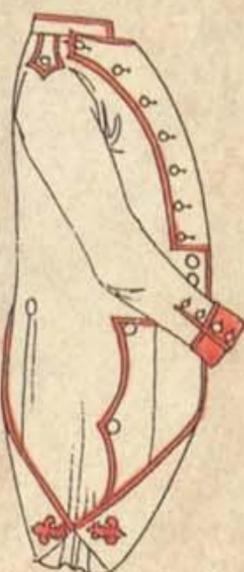
COULEURS DISTINCTIVES DES RÉGIMENTS ENGAGÉS DANS LA GUERRE D'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE



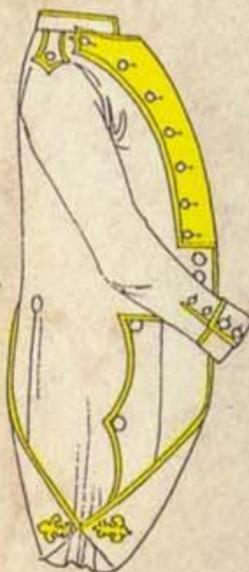
N°27 Bresse



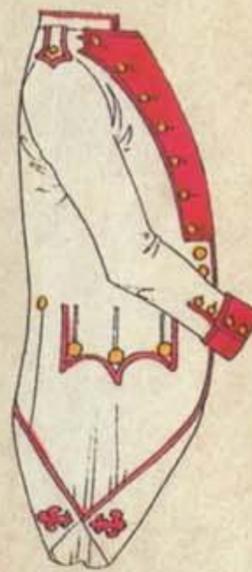
N°29 Du Maine



N°34 Touraine



N°39 Dauphiné



N°41 Soissonnois



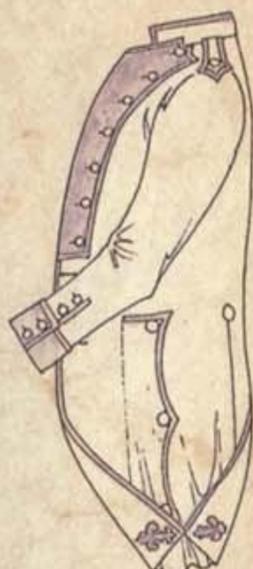
N°43 Limosin



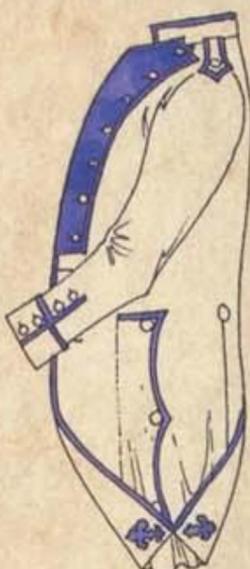
N°48 Lorraine



N°51 Hainault



N°59 Rouergue



N°61 Royal la Marine



N°64 Royal Artillerie



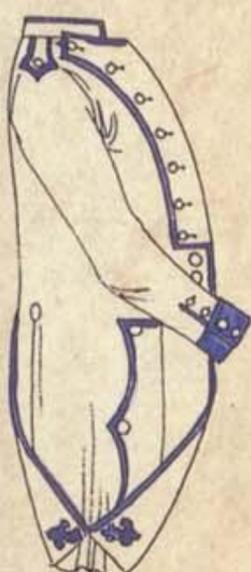
N°65 Royal Italien



N°70 Languedoc



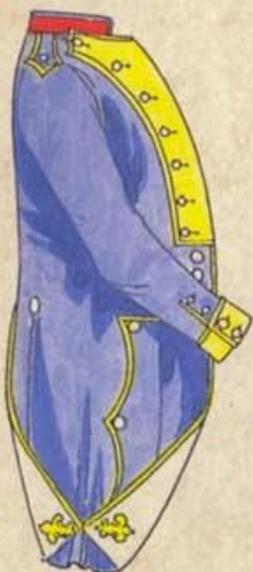
N°71 Beauce



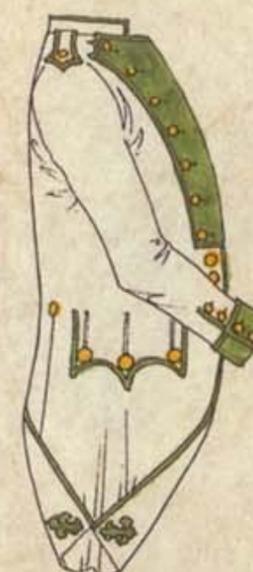
N°76 Royal Comtois



N°78 Monsieur



N°80 La Marck



N°82 Boulonnois

COULEURS DISTINCTIVES DES RÉGIMENTS ENGAGÉS DANS LA GUERRE D'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE



N°83 Angoumois



N°85 Saintonge



N°86 Foix



N°90 Dillon



N°94 Barrois



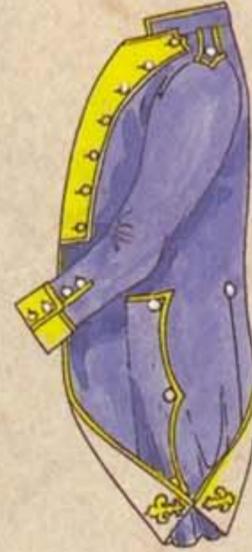
N°95 Walsh



N°96 Enguien



N°97 Royal Hesse Darmstadt



N°104 Royal Deux-Ponts



La Martinique



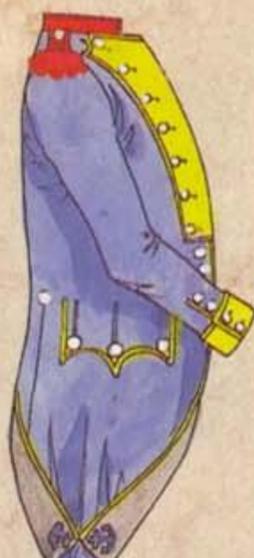
La Guadeloupe



Le Cap



Port-au-Prince



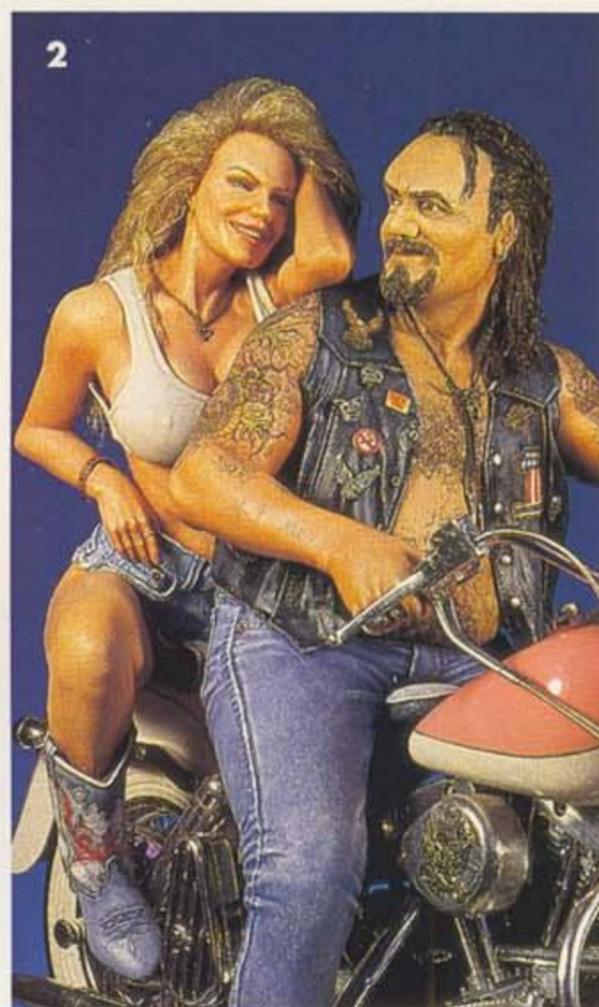
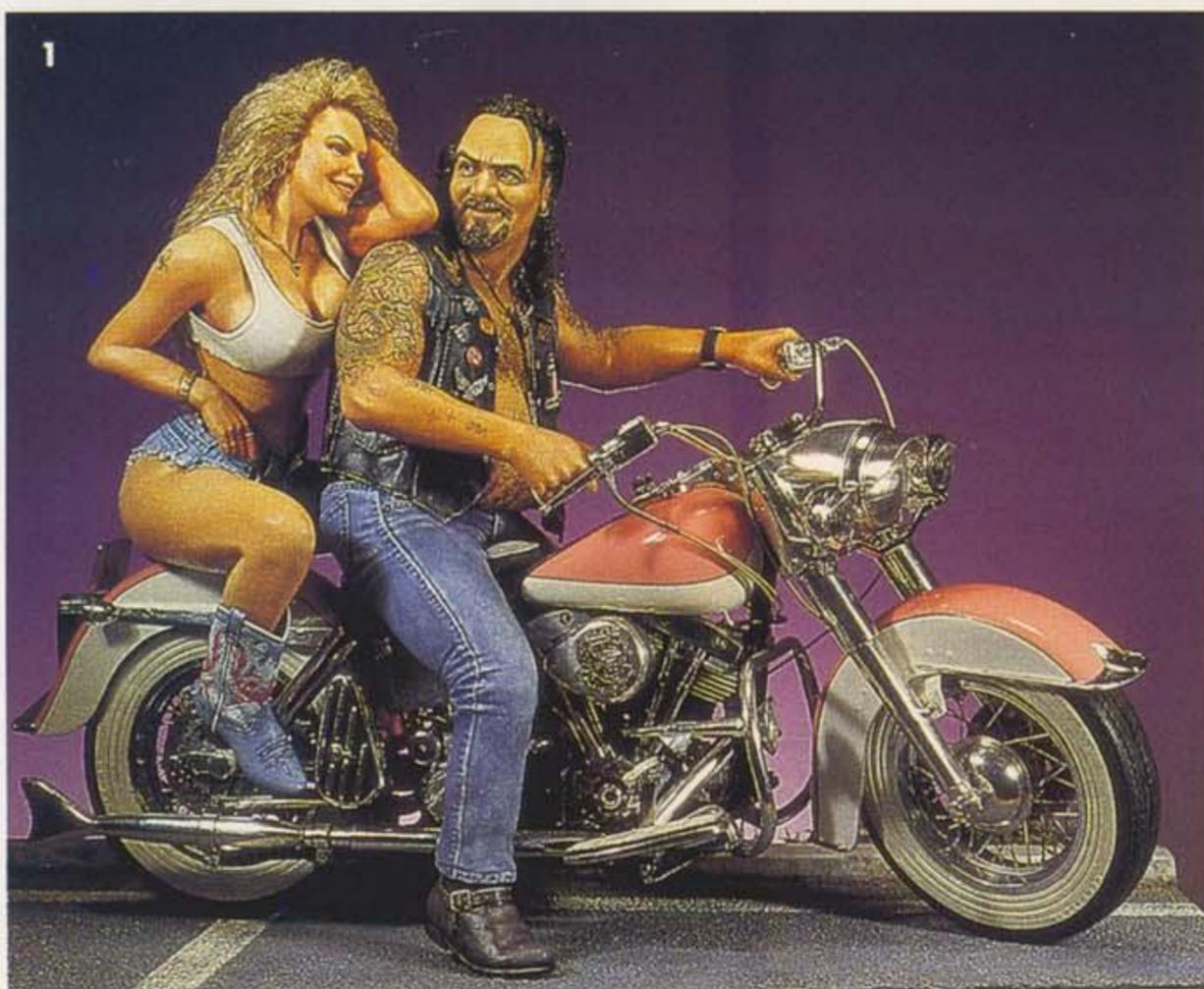
Volontaires de Lauzun

L'uniforme des régiments des colonies d'Amérique (La Martinique, La Guadeloupe, Le Cap, Port au Prince), dépend du règlement particulier du 1^{er} mai 1775, mais réactualisé très probablement en 1779. Ils portent l'épaulette à franges sur l'épaule gauche. Même particularisme pour les Volontaires étrangers de Lauzun, dont l'uniforme fut réglé le 1^{er} septembre 1778 lorsqu'ils étaient Volontaires étrangers de la marine, avec épaulettes et collet droit citron pour la première légion, blanc pour la seconde et rouge pour la troisième légion (en fait, seuls les hussards et les lanciers de cette formation participèrent aux opérations). Notons par ailleurs l'oubli de la silhouette du régiment de la Sarre (n°52) à distinctive gris argenté.

FOIX - BOULONNAIS - POITOU - CORPS ROYAL D'ARTILLERIE



De gauche à droite :
Lieutenant de Foix, n°86.
Grenadier de Boulonnais, n°82.
Fusilier de Poitou, n°26.
Cannonier du Corps royal d'artillerie, n°64.



L'ÉTENDARD OCCITAN 1995

Chaque année, les Championnats du sud de la figurine, organisés par le dynamique club l'Étendard occitan de Blagnac est l'occasion de découvrir des nouveautés intéressantes. Tel fut encore le cas pour cette huitième édition.

Cette année, le concours de l'Étendard occitan avait en outre déménagé pour s'installer dans les serres municipales de Blagnac, lieu convenant infiniment mieux à la présentation des miniatures et à l'accueil du public. La participation a été sensiblement identique à celle de l'an passé, notamment grâce à un effort particulier fait par le club, qui avait collecté de nombreuses pièces, prêtées par les membres d'autres associations.

À noter, au chapitre du concours proprement dit, que le système de la présentation et du jugement groupés avait été abandonné car n'ayant pas, aux dires des organisateurs, donné les résultats souhaités.

Comme de coutume, l'ambiance du week-end fut excellente et cette huitième édition nous a permis de découvrir les réalisations d'un figuriniste (et maquettiste), — Sylvain Deschamps —, dont le travail nous a tout bonnement époustoufflé par sa qualité et son originalité. Cette pièce d'exception, qui a réclamé près de deux années de travail, a remporté non seulement le prix *Figurines* (best of show), mais aussi le prix du public, décerné par un vote à bulletin secret. □

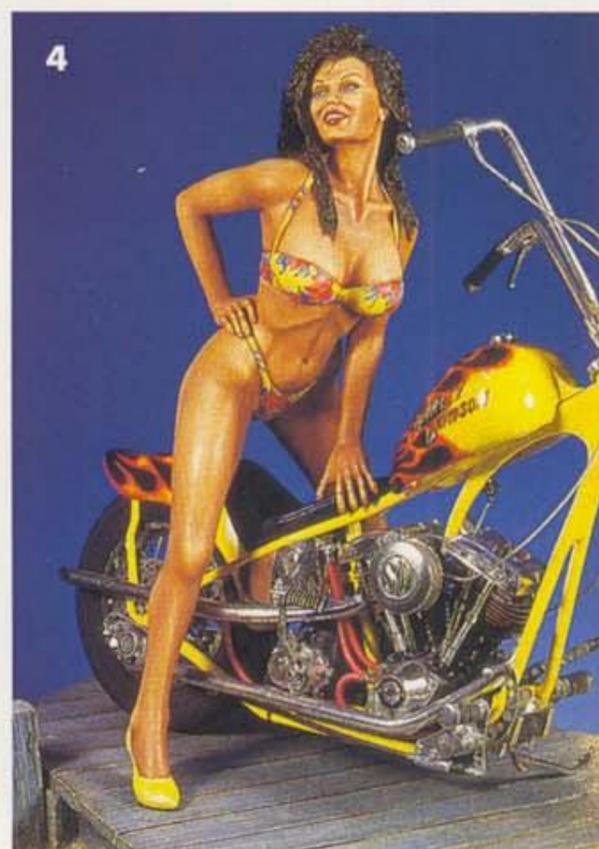
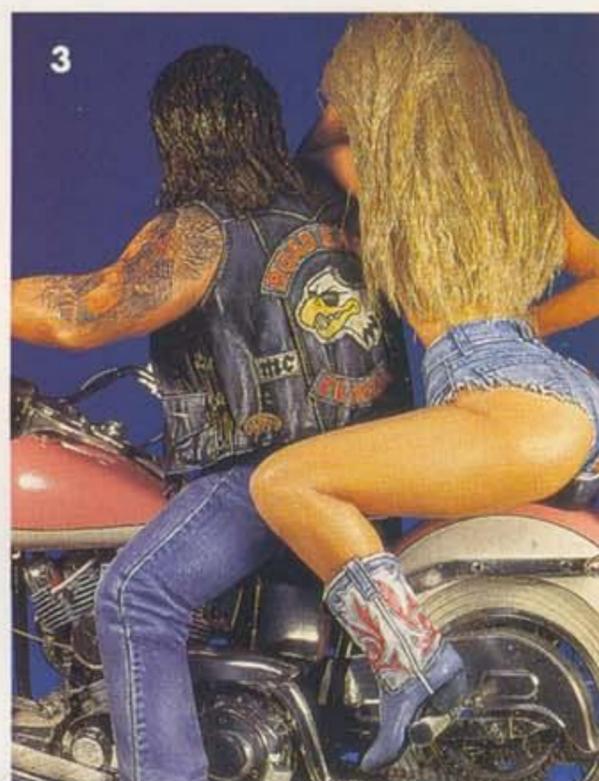
1,2,3. « *Bikers* » de Sylvain Deschamps. Médaille d'or en catégorie Confirmés (transformation) et Prix *Figurines* (Best of Show). Sans doute l'une des plus belles pièces qu'il nous ait été donné de voir ces dernières années. Tout, sur ce groupe (échelle 1/12^e environ), est remarquable et ce qualificatif est ici tout à fait approprié. La sculpture est d'un réalisme saisissant, les cheveux de la (superbe) jeune femme sont par exemple réalisés en suspente de parachute matière qui les rend criants de vérité. La peinture de l'ensemble est au même niveau et aucun détail, fût-il à peine discernable à l'œil nu, n'a été omis. Signalons au passage que la réalisation de la Harley Davidson est de la même veine et que la maquette de départ a été profondément transformée pour arriver à une représentation fidèle de l'original. Pas de doute, nous avons là un grand créateur.

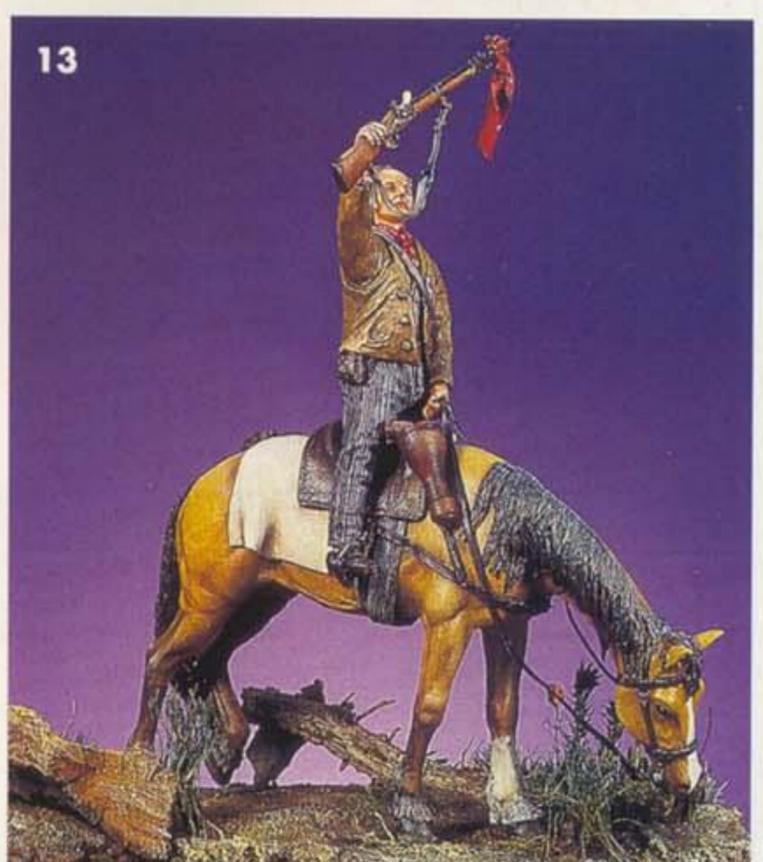
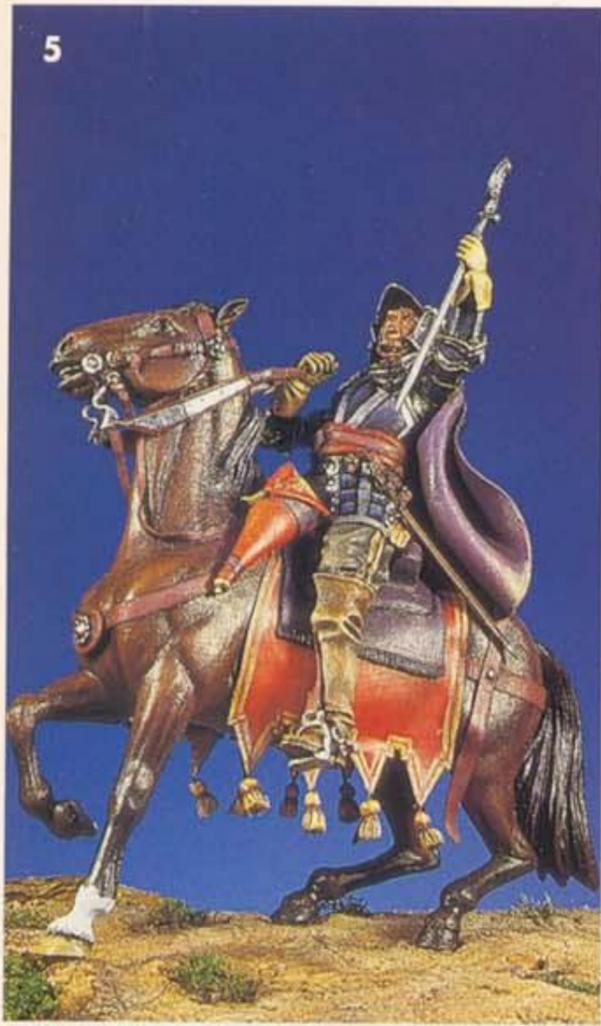
4. « *Daytona beach* » de Sylvain Deschamps. Médaille d'or. Tout commentaire serait superflu.
5. « *Auld Wat of Harden* », de Gérard Giordana.
6. « *Le Prince noir* », de Denis Nounis. Médaille d'or Confirmés (peinture). L'Étendard Occitan compte une remarquable équipe de peintres dont Denis n'est certainement pas le moindre. C'est ce que prouve son travail sur cette figurine Andrea qui n'est pourtant pas une des plus simples à peindre.

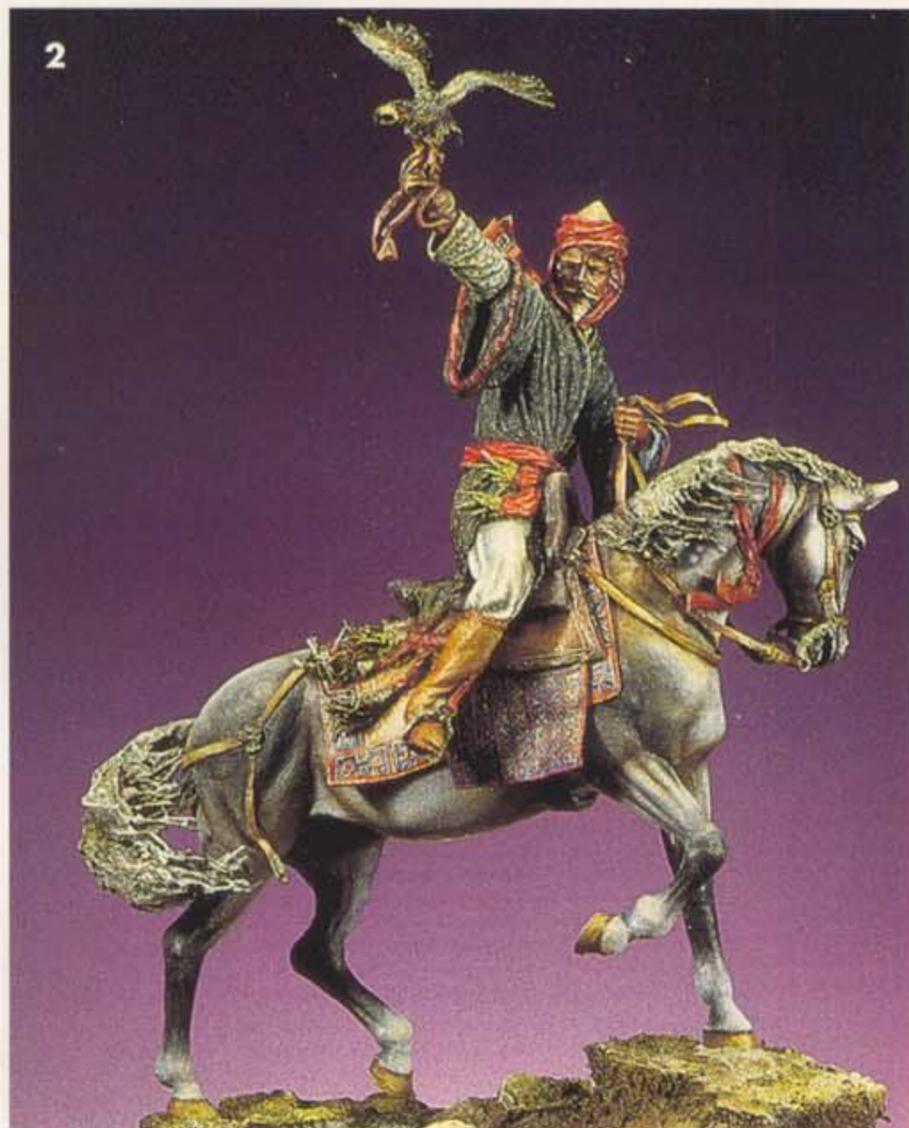
7. « *Uhlan, 11^e régiment, 1870* », de Ruben Garcia. Médaille d'argent catégorie confirmés-peinture et trophée Poste Militaire. Un figuriniste dont le talent ne cesse de s'affirmer, comme le prouvent les distinctions qu'il a reçues à ce concours.

8. « *Linquet* », de Jean-Luc Dedieu. Médaille d'or catégorie Promotion (peinture).
9. « *Buste de hussard* », d'Alain Lafay, médaille d'argent en catégorie promotion (peinture). Un résultat très prometteur.

10. « *Grandes manœuvres* », de Daniele Moretti.
11. « *Simon de Felbrigg* », de Denis Nounis. Médaille de bronze catégorie confirmés (peinture).
12. « *Officier du 10th Hussars, Soudan 1884* », de Benoît Mouret. Médaille de bronze catégorie promotion-peinture.
13. *Le messenger, Vendée 1793*, de Jean-Pierre Etien (catégorie Promotion transformation).







SÈVRES 1995



La compétition annuelle des Amis de la Figurine et de l'Histoire, plus connue sous le nom de concours de Sèvres, est sans aucun doute possible l'une des plus importantes manifestations du genre en Europe, et ce n'est certainement pas cette quinzième édition qui nous démentira.

Événement majeur s'il en est, le concours de Sèvres, qui s'est déroulé les 18 et 19 novembre derniers, attire chaque année un nombre considérable de figurinistes : tous viennent en étant assurés d'admirer les plus belles pièces du moment, tandis que les plus talentueux repartent, en plus, avec une récompense extrêmement recherchée en raison du niveau très élevé du concours.

Des innovations intéressantes

Chaque année, les organisateurs affinent le règlement du concours, afin de le mettre en harmonie avec les tendances du moment. L'an passé avait ainsi vu l'apparition d'un trophée « bustes », rendu indispensable par l'essor de ce type de figurines (une tendance confirmée encore cette année avec près de 90 pièces en compétition...). Pour 1995, deux nouvelles catégories avaient été créées. La première,

1. « *Mort de Charles d'Albret à la bataille d'Azincourt* », de Philippe Gengembre. Premier prix du trophée Jeanne d'Arc (plaquette). Cette petite saynète (54 mm) est un véritable chef d'œuvre et l'on ne sait qu'y admirer en premier, de la mise en scène parfaitement étudiée à la peinture impeccable. Pour ceux qui ne le sauraient pas, l'ami Philippe est bien l'un des meilleurs actuellement !

2. « *Fauconnier seldjoukide, 1210* » d'Hervé de Belenet. Premier prix du trophée Jeanne d'Arc, (figurine seule). Sèvres est sans doute l'unique occasion de voir les créations d'Hervé de Belenet, et cette année encore, ce talentueux figuriniste a vu son travail de qualité récompensé comme il se doit.

3. « *Grenadier du 2^e bataillon de la légion du midi. Saint Domingue, 1804* », de Daniele Moretti. Deuxième prix du trophée des Aiglons (figurine seule)

4. « *Fantassin du corps expéditionnaire russe. France, 1917* », par Miguel Felipe Carrascal. Premier prix du trophée Leclerc. Contrairement aux années précédentes, la délégation espagnole étaient peu importante. En revanche, les récompenses décernées prouvent que la qualité était bien là !

5. « *Chasseur d'Afrique 1862* » de Nello Rivielo. Pas de récompense pour cette transformation (54 mm), qui ne manquait pourtant pas d'originalité.

6. « *Cosaque du Don* » d'Andrei Bleskine. Médaille d'or du trophée des Aiglons et prix *Figurines*. Ce gros plan permet de se rendre parfaitement compte de la qualité de la sculpture de cette pièce superbe. (photo de Jean-Louis Viau).

7. « *SS Panzer* » d'Andrei Bleskine.
8. « *Guidoriccio da Fogliano* », de Mario Lambertucci. Pas de prix pour ce cavalier dont la peinture était cependant époustouflante.

9. « *L'embuscade* », de Jean-Marc Couëtoux (Trophée Espoirs). Transformation de figurines Historex.

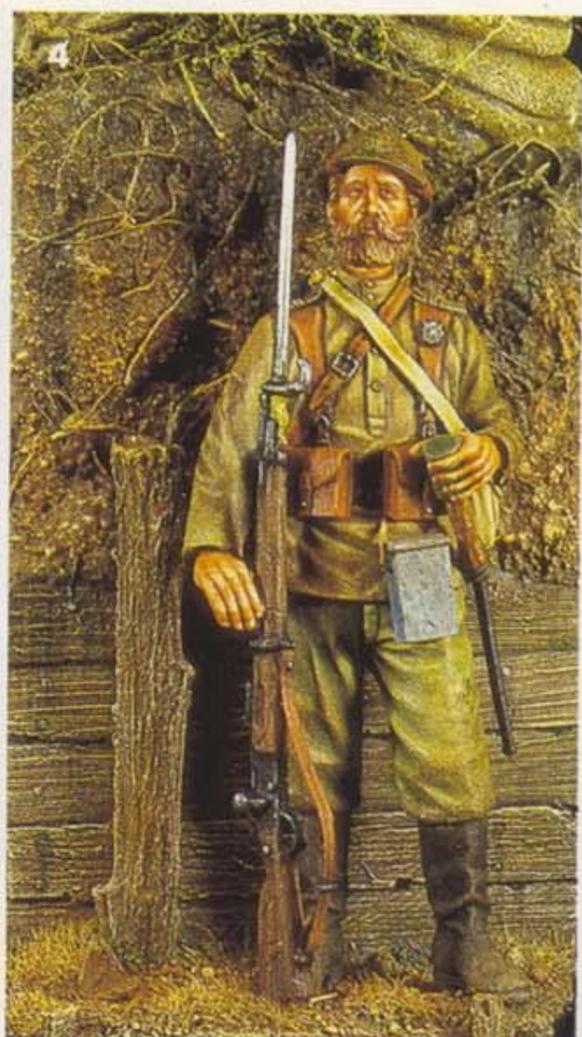
10. « *Croisé* », d'Emilio Rodriguez Rebollo (trophée Juniors). Une jolie peinture sur cette figurine Beneito.

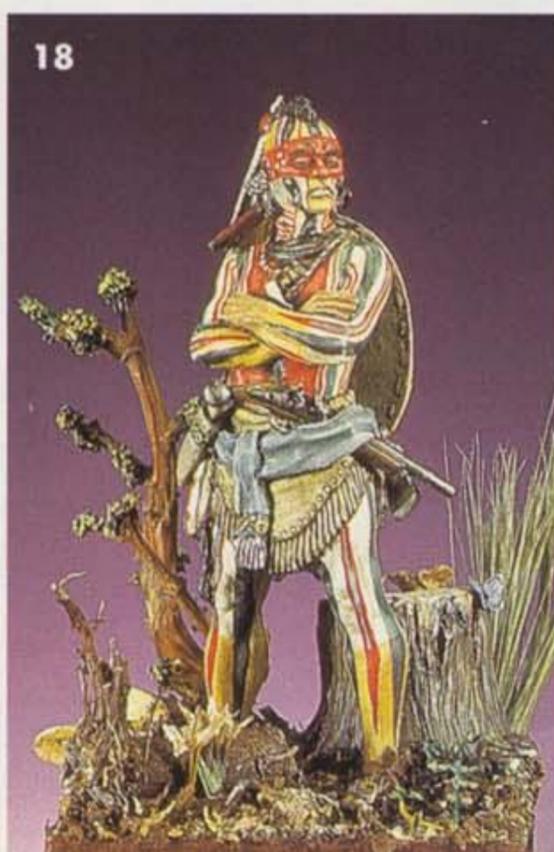
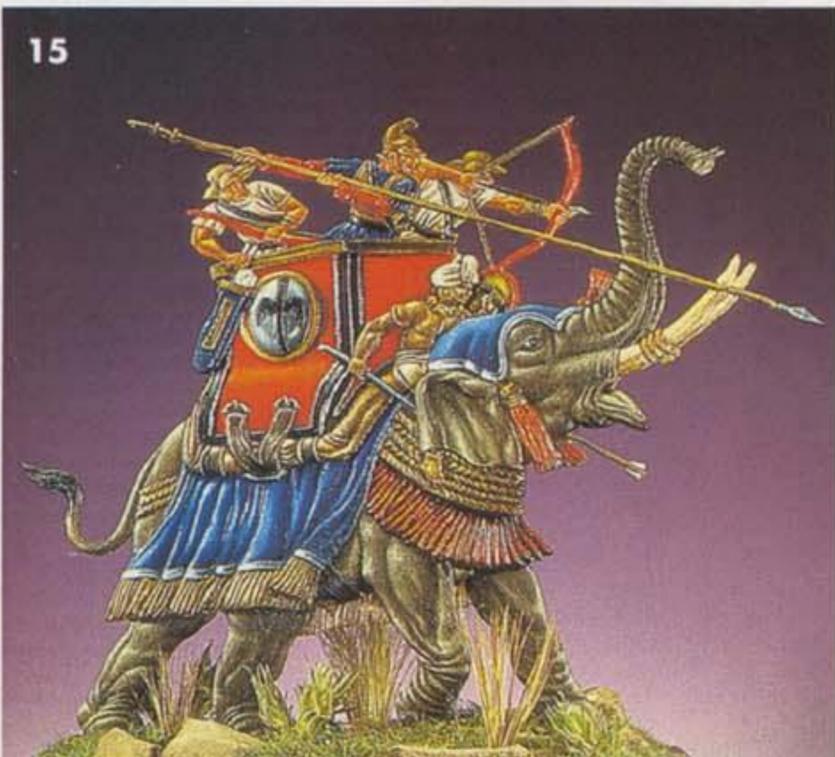
11. « *Infanterie impériale, 1640* », de Jean-Pierre Duthilleul. Médaille d'or du trophée « minis ». Il s'agit de figurines Revell (1/76^e), remarquablement retravaillées par ce figuriniste au talent polymorphe.

baptisée « novices », était destinée à compléter le trophée Espoirs en récompensant les concurrents n'ayant jamais été primés. L'autre nouveau trophée (« minis ») était, lui, réservé aux figurines de petite taille (25 - 30 mm) à thème non fantastique. Une excellente initiative permettant de faire le lien entre les spécialistes de la figurine habituellement destinée au jeu de guerre et les figurinistes « classiques ». Certes cette catégorie n'a pas été des plus fournies, mais il s'agissait d'une première qui gagnera à être reconduite dans l'avenir.

Impressions de concours

Pus de 700 pièces — chiffre comparable à quelques unités près à celui de l'an passé — étaient en compétition, avec un niveau général très élevé : obtenir une médaille à Sèvres est incontestablement la preuve que l'on fait partie du cercle très fermé des meilleurs figurinistes du moment. Le Prix *Figurines*, qui récompense la meilleure pièce de la compétition, a été décerné cette année au Russe Andréï Bleskine, couronnant ainsi le magnifique travail de ce sculpteur de grand talent. Mais on aura aussi remarqué beaucoup de très belles réalisations, dont les photographies émaillent ces pages, et dont un grand nombre venaient d'Italie. Une mention particulière pour le trophée réservé aux plats d'étain. Sèvres est en effet l'un des rares lieux où ce genre magnifique est aussi bien représenté, on peut même parler d'un véritable concours à l'intérieur du concours, tant les pièces sont nombreuses et de très haute qualité, réalisées par les plus grands spécialistes français qui sont, soit dit en passant, parmi les meilleurs du monde. □





12. « Cosaque de la Tchernomor », de Victor Konnov. Premier prix du trophée Turenne et prix spécial « Russie des Tsars ». Cet auteur russe, inconnu jusqu'alors en Europe, est la preuve que de nombreux talents restant à découvrir existent à l'Est.

13. « Marin russe à Sébastopol, 1855 », par Pasquale et Stefano Cannone. Premier prix du trophée Marine (figurine seule).

14. « Tambour des Coldstream Guards », par Jean-Pierre Duthilleul. Médaille d'or, trophée peinture. Les pièces éditées par David Grieve sont toujours un support de choix pour les peintres de figurines.

15. « Éléphant de guerre carthaginois », par Konrad Schuth. Ce peintre de plats d'étain exerce son art depuis de nombreuses années mais n'avait pas encore participé à une grande compétition internationale.

16. « The wind of guns », par Étienne Ducarme. Médaille de bronze en trophée Transformation-crédation.

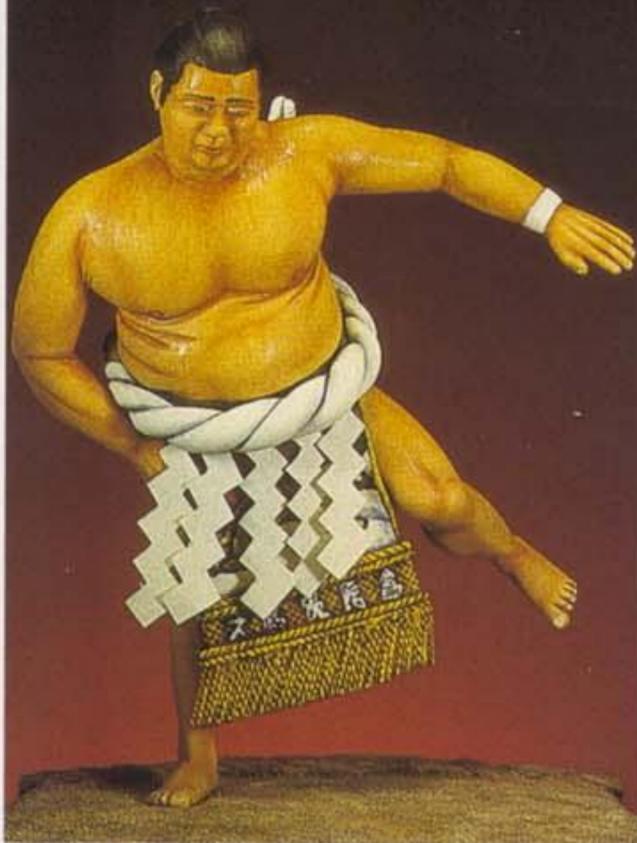
17. « Porte drapeau XVII^e siècle », par Serge Franzoïa. Cette figurine fait partie d'une présentation regroupant quatre porte-drapeaux superbement réalisés par ce très grand spécialiste du plat qui a décrit sa méthode de travail dans le sixième numéro de *Figurines*. Médaille d'or (Confirmés).

18. « Mohawk, 1670 », par Pier Andrea Ferro. Deuxième prix du Trophée des Amériques. Une création originale (54 mm) et très colorée de ce figuriniste italien habitué des places d'honneur.

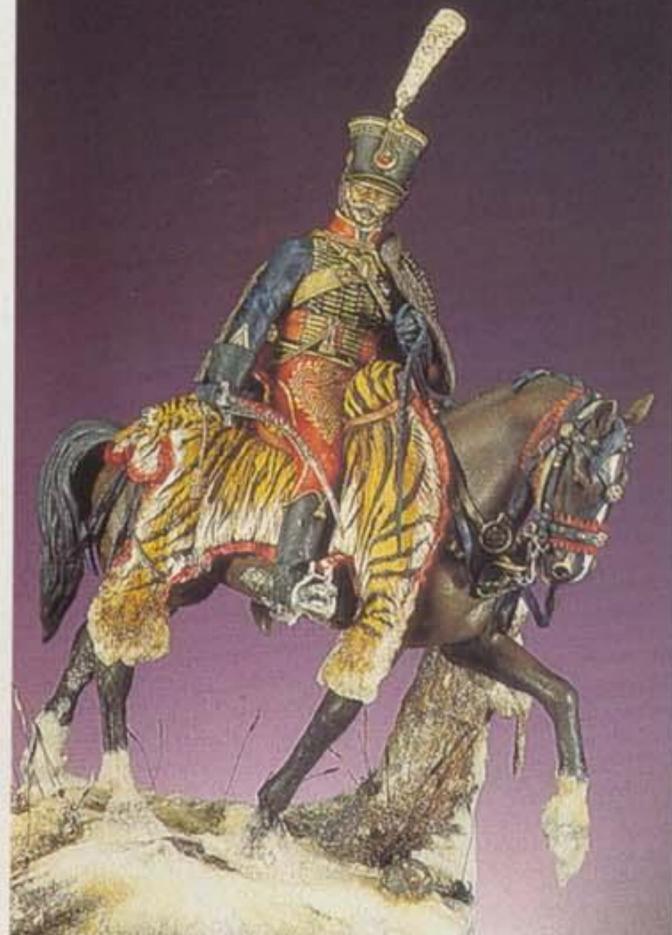
19



20



21



22



23



24



19. « Emmanuel de Grouchy », par Ivo Preda. Médaille d'argent en catégorie Confirmés. L'ami Ivo, habitué de ces colonnes, est incontestablement l'un des meilleurs spécialistes de la période napoléonienne.

20. « Yokozuna », par Wilfrid Verjux. Médaille de bronze, catégorie transformation-crédation. La figurine c'est aussi cela : de l'originalité, de l'imagination et surtout la diversité la plus grande.

21. « Adolphe de la Barthe, comte de Thermes. Aide de camp du maréchal Oudinot. Russie 1812 », par Claudio Signanini. Médaille d'or catégorie confirmés. Un style reconnaissable entre tous, mais toujours une grande maîtrise du sujet.

22. « Kaiser Maximilian » par Konrad Schuth. Premier prix de la catégorie plats d'étain grande taille avec décor. Quand une superbe peinture donne l'impression de voir une ronde-bosse...

23. « Guerrier celtic », par Jean-Jacques Lance. Médaille en trophée buste. Ce figuriniste a également remporté cette catégorie avec un « comanchero », commercialisé depuis par Aquila.

24. « Gugusse » d'Yvan Durand. Premier prix du trophée civil. Depuis plusieurs mois, ce figuriniste « fait le clown », et apporte ainsi aux concours une originalité et un sang neuf.

25. « Baron de Munchausen », par Philippe Parison. Premier prix du trophée fantastique (figurine seule).

26. « Guerrier huron », d'Eric Geffler, médaillé en catégorie « bustes », l'une des plus fournies cette année avec plus de 90 pièces inscrites.

25



26





L'ART DU BUSTE

Il est impossible de participer à un concours, aux États Unis ou ailleurs, ou d'examiner les dernières nouveautés sans être frappé par la popularité croissante du buste en tant que catégorie à part entière de figurine.

Mike GOOD

Pour beaucoup, cet engouement peut sembler un phénomène subit; pour ma part je ne peux m'empêcher de le regarder avec un brin d'amusement. Ces dernières années, les bustes sont en effet devenus pour moi une véritable passion et il est réconfortant de constater qu'ils ont fini par acquérir une indéniabie notoriété parmi les figurinistes. Toutefois, j'aimerais aujourd'hui poser la question de savoir ce qu'est réellement un buste et ce qui pousse un individu à choisir de créer un buste plutôt qu'une figurine conventionnelle.

Un début inattendu

J'ai réalisé mes deux premiers bustes en avril-mai 1986. Cela fut plus un accident

qu'autre chose... Sheperd Paine m'avait appris une méthode simple pour sculpter des visages, qui consistait tout bonnement à presser du mastic dans un moule et à finaliser l'empreinte ainsi obtenue. Un jour, par ennui et curiosité, j'essayai cette technique. Très vite j'avais réalisé deux visages aux caractères ethniques marqués (l'un de mes sujets préférés) et comme je devais participer quelques jours plus tard à un concours, je me demandais ce que j'allais en faire. Créer une figurine complète était hors de question alors que réaliser et peindre une conversion paraissait même présomptueux. C'est alors que je pensais aux bustes des souverains édités par Le Cimier (très à la mode à l'époque) et m'aperçus que je tenais là la solution à mon problème ! L'accueil de ces premiers bustes fut généralement bon, mais on continuait de me demander : « où est le reste de la figurine ? »

En fait, je dois admettre que les bustes sont le reflet d'une certaine paresse personnelle. Mais ils sont également la concrétisation de l'un de mes sujets de prédilection : les visages.

Une longue tradition

En Art proprement dit, les bustes ont une longue histoire. J'ignore tout de leur véritable origine, mais je ne peux m'empêcher de les comparer aux traditionnels portraits en peinture. Indéniablement, l'art du portrait, sous ses formes multiples, fut le but originel du buste sculpté.

Indéniablement, le visage est le point essentiel de toute figurine. Avec un buste, le spectateur a encore davantage de choses à critiquer et c'est ce qui pousse l'artiste à avoir quelque chose à « exprimer » à travers un visage. C'est d'ailleurs une perte de temps pour lui que de placer une coiffure ou un vêtement spécifique sur un simple « buste-mannequin » dépourvu de personnalité.

Le plus important ? Le visage !

C'est là la principale critique que j'adresserais à beaucoup de bustes actuels. Bien qu'il existe quelques belles pièces, la plupart pèchent par ce qui justifie leur existence même : le visage. Bien entendu, la création d'un buste rend au sculpteur la vie plus facile. De plus, la somme de travail limitée qu'il réclame le désigne comme une pièce aisée à réaliser pour le peintre. Toutefois, je me demande quel peut être l'intérêt de cet étalage de bustes sans expression, de ces figurines limitées à une tête et à des épaules et dont la seule différence réside dans la coiffure ou les décorations. À mon avis, c'est de la part de certains sculpteurs ou fabricants un moyen de se simplifier l'existence.

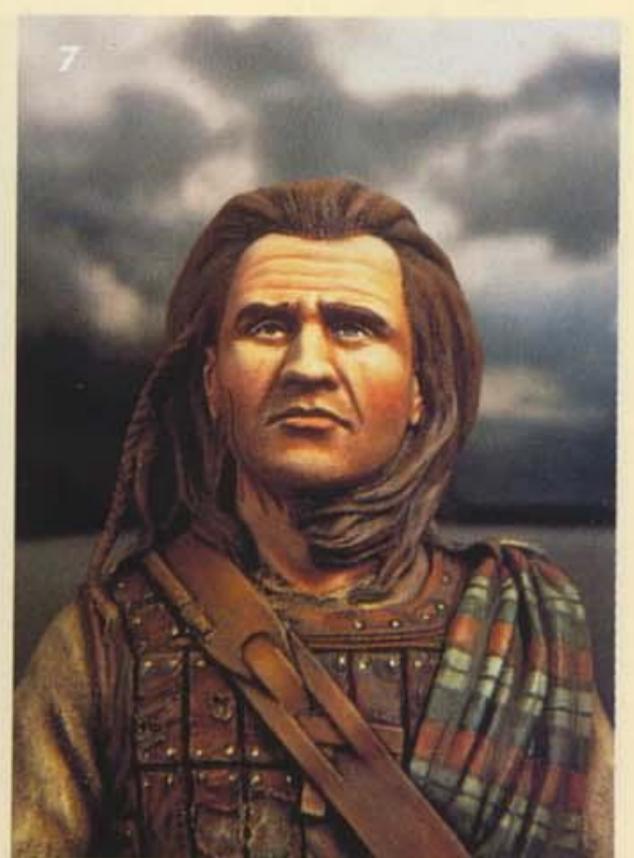
Alors, qu'est-ce qu'un buste ?

La tradition artistique du buste réclame davantage. Alors me direz-vous, qu'est ce donc qu'un buste ? Bien qu'il existe à cette règle une ou deux exceptions, un buste, pour posséder de réelles caractéristiques artistiques, doit impérativement appartenir au minimum à l'une des trois catégories suivantes : il peut être soit une étude physiologique, soit une étude ethnique ou bien encore un portrait. Pour plus de clarté, je vais m'efforcer de définir tout ceci plus clairement.

Une étude physiologique consiste à essayer de reproduire les émotions intérieures, la mentalité d'un individu. Bien évidemment, cela implique de recourir aux expressions du visage, au langage corporel, afin de provoquer en retour une réponse émotionnelle de la part du spectateur qui regarde le buste comme un tout.

L'étude ethnique quant à elle consiste à reproduire les traits particuliers d'un groupe racial précis. Ceci peut être obtenu en observant minutieusement les caractéristiques du visage ou du corps d'une race particulière d'individus ou le portrait d'une personne spécifique rassemblant toutes ces caractéristiques. La plupart de mes études ethniques sont en réalité un mélange de critères pris chez différents individus. Cela implique une certaine simplification. Le succès de cette démarche est obtenu lorsqu'un spectateur peut regarder un buste et dire de lui-même s'il s'agit d'un Esquimau, d'un Africain ou d'un Anglais.





Enfin, un portrait est la représentation la plus fidèle possible d'une personne donnée. Bien sûr, la réussite de l'entreprise sera encore plus appréciée si la personne représentée a une certaine notoriété : le général Custer par rapport à votre oncle Roger, par exemple...

Bien évidemment, la situation idéale consiste à réunir ces trois catégories dans un seul et même buste, c'est ce qui donne les plus beaux portraits. Toutefois, un buste, n'appartenant qu'à une seule de ces catégories mais parfaitement réalisé aura toutes les chances de se hisser largement au dessus de la moyenne. C'est ce manque d'originalité qui doit être évité si vous voulez vraiment qu'un buste puisse être véritablement rattaché à la tradition artistique.

Pensez à tout cela la prochaine fois que vous serez tenté de dépenser un argent si durement gagné pour acheter un buste. Demandez vous alors s'il s'agit vraiment d'art ou juste d'un nouveau visage inexpressif. □



— Exemples d'études d'expression

1. « Buffalo soldier », par Mike Good. Le sourire esquissé et les yeux pétillants sont là pour restituer la nature enjouée et pleine d'humour du personnage.

2. « Zouave de la Garde, Magenta », par Michel Saez. Remarquez le mouvement des sourcils et le regard qui donnent à la pièce une expression décidée. (Photo N. Infield.)

3. « Eddie Rickenbacker », par Mike Good. Malgré le demi-sourire, le caractère assuré de l'as américain transparait de ce portrait.

— Exemples d'études ethniques

4. « Mongol Noyan », L'un des premiers bustes créés par Mike Good, en 1986.

5. « Chasseur de tête Iban. Bornéo ». Fait partie d'une série de trois bustes trois bustes de chasseurs de tête, réalisés un peu plus tard dans la même année. Il s'agit du légendaire « homme

sauvage de Bornéo.»

6. « Chasseur de têtes jivaro, Équateur ».

— Exemples de portraits

7. « Highlander ». L'une des dernières pièces réalisées par Mike Good, inspirée par le héros écossais incarné à l'écran par l'acteur Mel Gibson dans le film *Braveheart*.

8. « J.E.B. Stuart » par Ron Tunison. Ron est très connu pour ses sculptures de grandes dimensions. Ses bustes ne sont pas mal non plus...!

9. « Manfred von Richtofen », le Baron rouge, par Mike Good, réalisé d'après une photo d'époque.

Photo de titre. « The Terminator », de John Rosengrant. Peut être l'un des plus extraordinaires bustes jamais créés. Il faut dire que son auteur fait partie de l'équipe qui est à l'origine des effets spéciaux du célèbre film. (Photo Nick Infield).

(Sauf mention contraire, les photos illustrant cet article sont de l'auteur)





Chicago est le premier concours des États-Unis et attire à lui les meilleurs figurinistes et les plus belles réalisations.

Mike GOOD
(photos de l'auteur)

Cette année, pour le 21^e anniversaire, la qualité générale fut très élevée, avec une abondance surprenante de très belles réalisations. Pour ce reportage, je ne rentrerai pas dans les détails et je me contenterai de donner, pour les futurs participants, un aperçu général de cette manifestation.

Exposition, pas compétition !

Tout d'abord, le mot exposition est important car ce show n'est pas une compétition, mais une exposition avec récompenses. À la différence des concours par catégories, les pièces ne concourent pas entre elles mais sont récompensées par les juges en fonction de leurs mérites propres.

Chaque zone de la salle d'exposition est jugée par trois personnes opérant de façon indépendante. Les résultats sont ensuite collationnés pour déterminer la récompense à attribuer, et les juges eux-mêmes ignorent le résultat jusqu'à sa proclamation.

Puisqu'il s'agit d'une exposition, chaque participant dispose d'un espace qu'il arrange à sa guise pour sa présentation. Celle-ci est surélevée (avec des morceaux de bois, des livres, etc.) et recouverte de velours ou d'un tissu. Ces présentations peuvent également être accompagnées d'objets divers afin de les rendre plus attrayantes ou pour donner un thème général à l'ensemble. Ainsi, le travail de chacun est présenté de la manière la plus attrayante possible.

Trois grandes catégories

Il y a en règle générale trois grandes catégories. Tout d'abord la catégorie open, où l'on trouve des dioramas, des saynètes et des figurines seules, créées ou transformées. Tous les critères sont pris en compte pour le jugement : peinture, sol, sculpture, originalité, etc.

La deuxième catégorie est la catégorie peinture, où le jugement est basé en priorité sur la qualité de la peinture, réalisée sur des pièces du commerce ou très légèrement transformées. Dans cette division, les créations pures ne seront jugées que sur leur peinture.

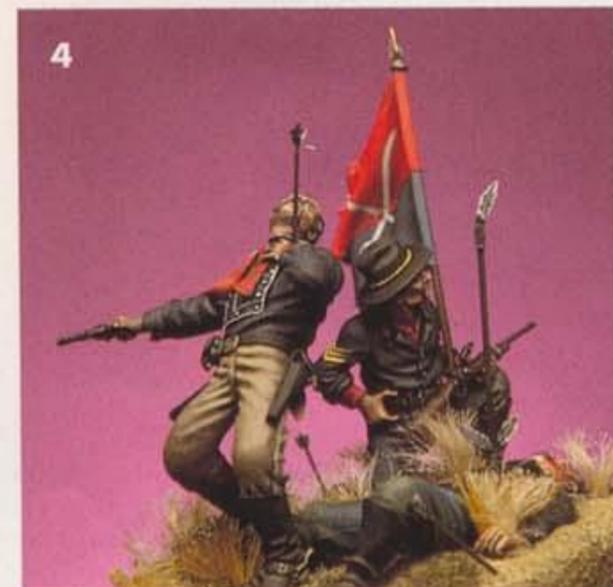
La troisième catégorie est réservée au matériel et rassemble des maquettes d'engins, accompagnées ou non de figurines. Les dioramas peuvent y concourir, mais c'est seulement la qualité des modèles réalisés qui sera retenue. Notons qu'en outre il existe généralement deux autres catégories (*basic* et *general*) réservées aux figurinistes moins expérimentés.

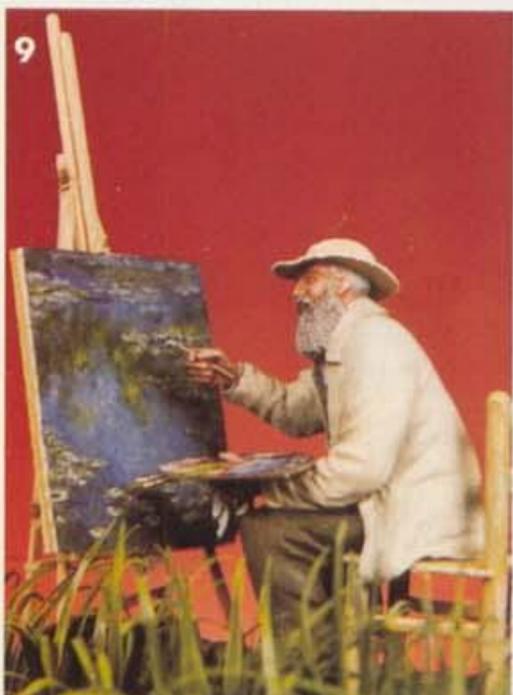
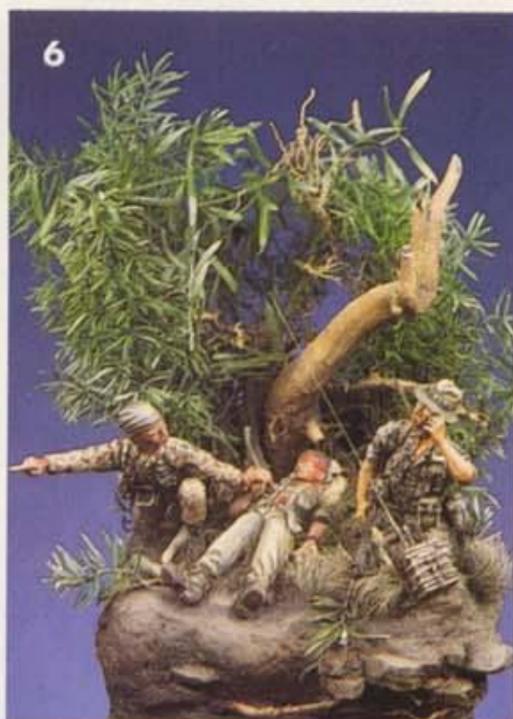


Maître-mot : convivial !

Le Chicago Show dure une journée et demie. L'aspect « social » est toujours très important. Tous les participants sont invités le vendredi après midi chez Sheperd Paine pour une « party » où l'on peut non seulement rencontrer des gens, échanger des idées, mais aussi admirer la collection de souvenirs militaires qui font de la maison de Shep un vrai musée ! Les inscriptions se déroulent le vendredi soir et un « espace-rencontre » permet pendant tout le week end aux participants de discuter en buvant gratuitement un verre à l'écart de la zone des commerçants ou du concours. Après la clôture de la manifestation, un banquet est organisé dans la soirée du samedi qui se termine éventuellement, pour les plus courageux, par un copieux petit déjeuner chez Sheperd Paine le dimanche.

Tout est fait pour encourager et promouvoir la figurine. Les auteurs sont récompensés pour leur travail et ont l'occasion de faire des rencontres, de discuter ou de partager des idées avec d'autres passionnés. Le *Best of Show* est allé cette année au spécialiste britannique du plat d'étain Mike Taylor. En outre, la « médaille de Chicago », récompense prestigieuse et accordée une seule fois aux figurinistes qui ont, par leur travail au fil des années fait progresser la spécialité, fut décernée, cette année à Phil Kessling. Félicitations Phil, tu l'as bien méritée ! □





1. « Sons of Virginia », saynète en 54 mm par Doug Cohen, qui reçut une médaille d'or pour l'ensemble de sa présentation.
 2. « Roger de Trumpington », par Robert Baxter.
 3. « La créature », par Jerry Hutter, figurine de grande taille Dark Horse.
 4. « Birth of a legend (Naissance d'une légende) », saynète en 54 mm de Doug Cohen.
 5. « Timbalier des chasseurs à cheval », par Robert Baxter. Ce figuriniste canadien reçut une médaille d'argent pour cette

conversion d'une pièce Poste Militaire.
 6. « Viet Nam », par Fletcher Clement. Certificat de mérite, catégorie open.
 7. « Cheyenne wolf scout », de Phil Kessler, médaille d'or en catégorie peinture.
 8. « Le Joker », un kit en vinyl Horizon magnifiquement peint par Ron Souza. Médaille d'or catégorie peinture.
 9. « Monet à Giverny » par Joe Berton. Une médaille d'or largement méritée pour cette création particulièrement originale.
 10 « Scourge of the Tortugas », buste Warriors médaille d'argent

en catégorie open, mais dont l'auteur n'a pu être identifié.
 11. « Général Meade », par Bill Horan. Buste d'origine Worster, modifié.
 12. « Soldat confédéré », par Fletcher Clement.
 13. Jullian Ashley fut récompensée par une médaille d'argent pour cette « Dressed woman ».
 14. « P R U », par Tommy Osborn, conversion d'une pièce Kirin 150 mm.
 15. « Joachim Murat », par Bill Ottinger Conversion Historex.
 16. « Mercenaire viking », figurine David Parker peinte par Rick Hill.





Ci-contre, à gauche.

Ordonnance... quelle ordonnance ? Le 20 février 1736, le roi de France fait publier une ordonnance qui règle définitivement les uniformes de son infanterie et supprime les vestes et culottes de couleur jugées trop dispendieuses. À droite, le fusilier du régiment de Périgord a appliqué bien sagement les désirs du « Bien aimé »... Son uniforme de drap gris blanc ne s'orne de bleu que sur ses parements... mais ça c'est de la théorie, car l'uniforme réellement porté par Périgord est celui de notre sergent représenté à gauche... certes il porte bien les parements bleu que son grade l'autorise à galonner d'or, mais il a transgressé l'ordonnance en y ajoutant un petit collet bleu et surtout une veste et une culotte de drap rouge... et encore notre dessin ne montre pas la belle doublure bleu de son justaucorps !

Source : gouache contemporaine de l'ex-collection Pierre Petitot, illustrant la bataille du Colle dell' Assietta le 19 juillet 1747.

chacun de ces deux emblèmes est porté par un jeune officier, nommé enseigne, apparenté le plus souvent au chef de corps. Les autres drapeaux d'ordonnance sont confiés à des lieutenants en second. Lors des déplacements, ils sont roulés dans une gaine de coutil et portés par de simples fusiliers. En règle générale, les emblèmes sont changés tous les six ans... en temps de guerre cette durée est réduite à trois ou quatre ans... enfin quand ils ne sont pas réduits en haillons par la mitraille ! Les nouveaux drapeaux sont bénis au cours d'une cérémonie où figure le régiment en entier. Tenus par un ou plusieurs assistants, leur étoffe repliée est aspergée d'eau bénite, puis l'officiant les remet à des sergents qui les reçoivent un genou en terre. Les anciens emblèmes, arborés par des officiers, sont alors échangés contre les neufs, les soldats jurent de les défendre jusqu'à la mort puis défilent. Quelquefois brûlés, les anciens drapeaux sont déposés le plus souvent dans une église... ce qui facilitera le travail des « sans culottes » lorsqu'en 1792 on brûlera tous « les supports de la tyrannie » ! Pour le salut du drapeau, l'officier doit porter la hampe à la hauteur du dernier bouton de sa veste, puis incliner l'étoffe presque jusqu'à terre. Après l'avoir lentement relevé, il repose la hampe sur le sol et ôte sa coiffure de la main gauche. Détail curieux, le salut n'est dû au colonel qu'à l'entrée ou la fin de la campagne.

Au commandement « soldats dressez vos rangs et vos files » chaque bataillon se met en bataille sur trois rangées². Encadrés par quatre sergents armés d'une hallebarde³ les trois drapeaux se regroupent au centre du bataillon, à six pas du premier rang, soit à la hauteur des officiers. Lors des combats, toujours placés au centre du bataillon, les trois emblèmes et leur garde se placent entre le second et le troisième rang de fusiliers. Aujourd'hui, nous vous présentons les uniformes et les drapeaux de cinq régiments ayant participé à la bataille de Lawfeld.

NOTRE PLANCHE DE DRAPEAUX EN COULEUR

A. La Cour au Chantre

Ce régiment suisse, levé dans le canton des Grisons en janvier 1677, est confié à Jean Baptiste Stuppa dit « le jeune ». Traditionnellement, il porte le nom de ses propriétaires et s'appelle successivement Subeck, Hemel et Buzenwald avant d'être confié, en octobre 1738, au brigadier Abraham Jeffrey de La Cour au Chantre. C'est sous le nom de Chateaufieux

1. Sauf pour les régiments suisses qui, de 1596 à 1792, eurent toujours un colonel général pour les représenter auprès du roi. À l'époque de la bataille de Lawfeld, celui-ci est le prince de Dombes.

2. En n'oubliant pas les hallebardes des quatre sergents, voir notre croquis à la page 49 du numéro 6 de *Figurines*.

3. Certains érudits voient ici l'origine de l'armement des second et troisième porte-aigle d'infanterie porté de 1809 à 1814.

J'étais à Lawfeld

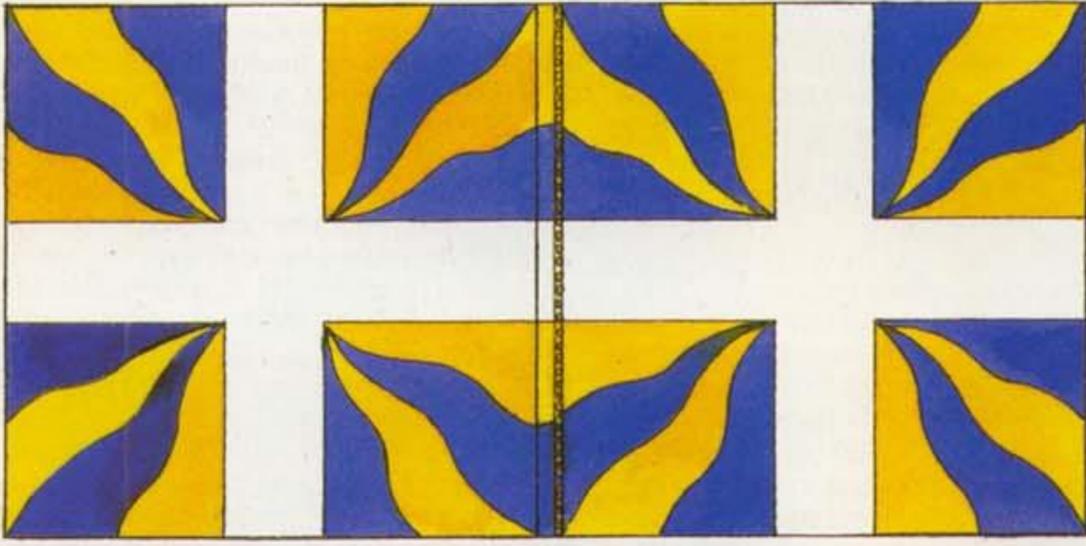
RIGO

2 juillet 1747... En spectateur, le roi de France assiste aux attaques contre le village de Lawfeld, puissamment fortifié par les Britanniques. Louis XV a donné carte blanche au maréchal de Saxe... Chacun a compris qu'il faut que le bel Hermann Maurice soit vainqueur, sinon ce sera la disgrâce... et grâce à son infanterie le maréchal sera vainqueur.

Dans ses mémoires, le maréchal de Saxe a écrit : « jamais dans aucune occasion, infanterie n'a montré plus de valeur et de nerfs que la nôtre fait voir ici. »

En 1747, les drapeaux sont très grands afin d'être vus de loin malgré l'épaisse fumée qui recouvre le champ de bataille. Plus qu'un symbole national, ils portent les couleurs de chaque régiment telles qu'elles ont été codifiées en janvier 1717... codification confirmée par une ordonnance de 1725. Désormais les chefs de corps n'ont plus le droit de composer ou de modifier leurs drapeaux. Jusqu'à l'ordonnance du 18 février 1749, chaque régiment possède trois drapeaux par bataillon... sauf l'infanterie de la maison du roi et les régiments suisses qui conservent un emblème par compagnie.

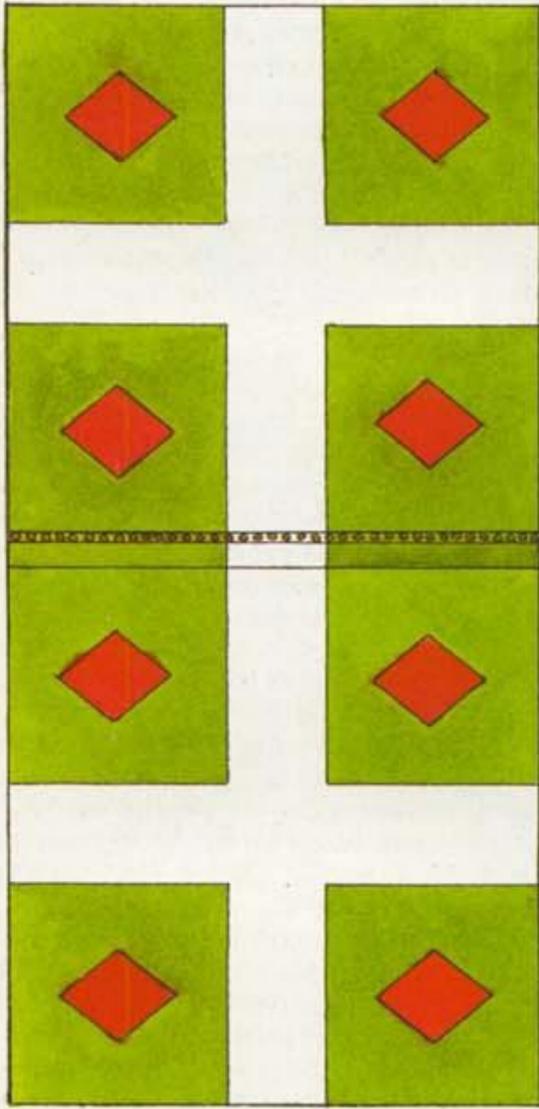
La plus ancienne compagnie du premier bataillon, qui porte le nom de « compagnie colonelle » est seule détentrice du drapeau blanc qui, à l'origine, était la marque du colonel général pour devenir inconsciemment celle du roi lui-même¹ après la suppression de cette auguste charge. Toujours au premier bataillon, la seconde compagnie la plus ancienne est sous les ordres du lieutenant colonel et arbore un des drapeaux d'ordonnance portant les couleurs du régiment. Au cours des parades ou des combats,



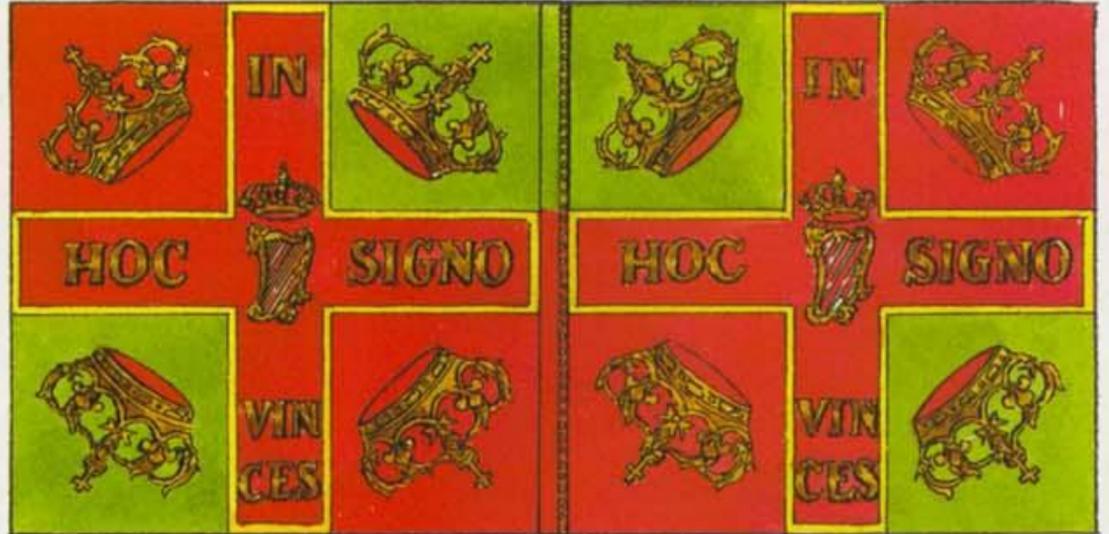
A



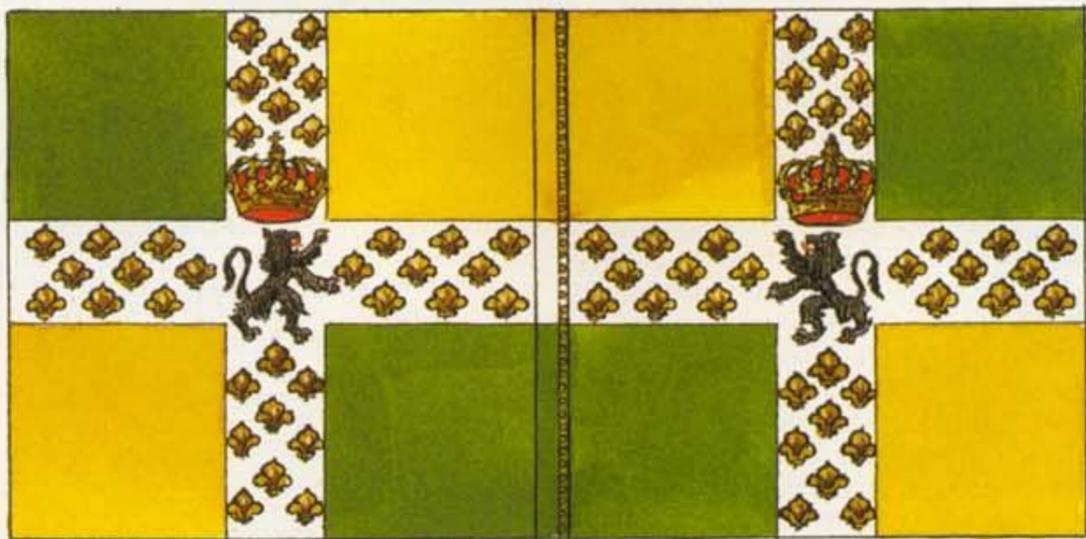
B



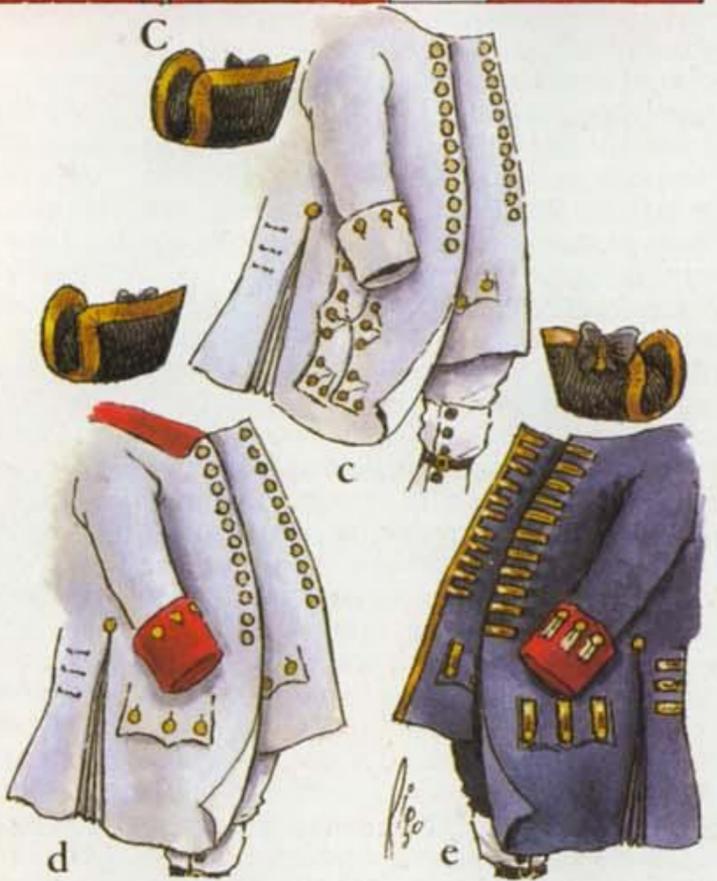
D



C



E



qu'il termine sa carrière en bousculant toutes les anciennes traditions helvétiques. L'affaire commence à Nancy en août 1790, après avoir exigé le versement d'un arriéré de solde, qui lui est refusé, nos Suisses se mutinent avec toute la garnison formée par les régiments du Roi et de Mestre de Camp Général Cavalerie. À Paris, l'assemblée nationale rassemble environ 5 000 hommes placés sous le commandement du marquis de Bouillé. Après une lutte fratricide, 23 Suisses sont condamnés à mort et 41 aux galères. La nouvelle assemblée étant nettement anti-royaliste, les galériens sont amnistiés en décembre 1791. Le 15 avril 1792, coiffés du bonnet rouge, ils sont reçus en triomphateurs par les députés et les Jacobins prendront le fameux bonnet comme symbole de la liberté. Caserné à Bitche après les douloureux événements de Nancy, Chateauvieux est licencié en août 1792 avec tous les régiments suisses et rejoint sa patrie.

Pour en revenir à notre Cour au Chantre en juillet 1747, disons qu'à cette époque il a le 62^e rang et comprend douze compagnies réparties dans trois bataillons. Comme tous les régiments suisses, il porte un habit de drap rouge doublé et parementé ici de bleu foncé. D'après un portrait contemporain, il semble que les officiers portent deux rangées de boutons argentés sur les devants. La veste, de drap bleu, est garnie de boutons brodés d'argent. Culotte bleue et guêtres de toile blanche. Tricorne de feutre noir, galonné d'argent, cocarde de soie noire. Ainsi que nous vous l'avons signalé, les régiments suisses possèdent un drapeau par compagnie. Ceux-ci sont portés par des enseignes lors des parades ou des combats et par des porte-enseignes lors des déplacements. Outre le drapeau blanc dont les flammes sont marquées par piquères, La Cour au Chantre compte onze drapeaux d'ordonnance ondés de flammes bleues et jaunes. Signalons également que, sur le manuscrit de 1757, lorsque ce régiment appartient au baron de Planta, les drapeaux d'ordonnance portent, dans chaque quartier, treize flammes de soie bleue, jaune, rouge et noire... ce qui prouve que nos amis Suisses pouvaient modifier leurs drapeaux régimentaires, ce qui était interdit (en principe) aux Français.

B. Lally

Levé le 1^{er} octobre 1744, à l'aide des derniers éléments irlandais réfugiés en France, ce régiment est confié au comte Thomas Arthur de Lally, baron de Tolendhal. Parfaitement disciplinés « les habits rouges » se couvrent de gloire à Fontenoy, Lawfeld et Maastricht, ce qui permet à leur colonel d'être nommé maréchal de camp, puis lieutenant général. En 1757, il est désigné par le roi pour succéder au marquis de Dupleix comme gouverneur de la compagnie des Indes, puis s'embarque avec son régiment en mai 1757. Très bon tacticien mais piètre administrateur, ses brillants succès militaires ne font pas oublier ses erreurs et surtout son mauvais caractère.

Assiégé par les Anglais dans Pondichéry, il capitule en janvier 1761. Ramenés en France par la flotte britannique, les quelques survivants du régiment de Lally sont incorporés dans celui de Dillon en décembre 1762. Quand au malheureux baron de Tolendhal, accusé de malversations, il est condamné à mort à la suite d'un procès inique et décapité en 1766. À Lawfeld, en juillet 1747, le régiment de Lally a le 127^e rang et ne comprend qu'un seul bataillon de 13 compagnies. Son uniforme est taillé dans du drap rouge doublé de serge blanche. Les parements et la veste sont de drap vert clair et cette dernière s'orne de deux rangées de boutons dorés. Culotte et guêtres blanches. Tricorne galonné d'or, cocarde de soie noire. Conformément à l'ordonnance du 8 janvier 1737, outre le drapeau blanc, le régiment possède deux drapeaux d'ordonnance rouge et vert par opposition, ornés dans chaque quartier d'une couronne d'Angleterre peinte à l'or fin et ombrée de brun. Sans doute afin de pouvoir les distinguer

des emblèmes de Bulkeley⁴, la croix rouge de saint Georges est galonnée de jaune et non de blanc. Au centre de ladite croix, figure la hampe ancestrale surmontée de la couronne des Stuarts. Sur les branches on a inscrit la célèbre devise *IN HOC SIGNO VINCES* (par ce signe tu vaincras). Le tout est peint à l'or fin ombré de brun, sauf les cordes de la harpe qui sont peintes en argent.

C. Picardie

Le plus vieux régiment de France... le « vieux des vieux »⁵. Bien entendu, les historiens ne sont pas d'accord sur sa date de naissance, certains le font remonter au 29 mai 1569, d'autres au commencement de 1558 où le roi Henri II parlait de ses « vieilles bandes ». D'autres enfin, dont le général Susane, le voit apparaître en octobre 1480, époque où Louis XI, vieux et malade, veut constituer une milice de gens de pieds et charge les Suisses d'instruire près de 14 000 hommes, concentrés au camp de Pont de l'Arche sous les ordres de Philippe de Crèvecœur. Formé en régiment après la bataille de Saint Quentin, il est confié en 1558 à Blaise de Montluc, puis à Philippe Strozzi en 1567 et à André de Sévillac en 1580. Cinq ans plus tard, il cesse de porter le nom de ses maîtres de camps pour prendre celui de Picardie. Jusqu'à maintenant tout paraît très simple... mais attendez la suite de cet historique ! Le 25 mars 1776, le roi fait publier une ordonnance réduisant les onze premiers régiments à deux bataillons, ce qui oblige les second et quatrième bataillons à former un nouveau corps qui prend le 2^e rang et le nom de Provence, tandis que les premier et troisième bataillon conservent le 1^{er} rang et le nom de Picardie. Parfait pensez-vous... il n'y a vraiment rien de compliqué !

Certes, mais ce n'est pas fini, car l'ordonnance du 5 avril 1780 rétablissant la charge de colonel général d'infanterie française et étrangère au profit du prince de Condé, on débaptise Picardie pour lui donner le nom de Colonel Général avec toujours le premier rang et Provence prend celui de Picardie en conservant le second rang et... tout doucement nous nous acheminons vers la révolution. Le 1^{er} janvier 1791, le ministre de la guerre décrète que désormais, tous les régiments quitteront leur nom pour ne conserver qu'un numéro. Ainsi le « ci-devant » Colonel Général ne s'appellera plus que le premier régiment d'infanterie de ligne et l'ex-Picardie ne sera plus que le 2^e... Ouf, penserez-vous voici l'historique enfin terminé... mais non, pas du tout, l'armée royale n'est pas encore détruite, les Jacobins vont faire mieux !

En janvier 1794, la Convention ordonne la création des demi-brigades de bataille suivant la loi votée l'année précédente. Chaque bataillon d'infanterie de ligne (en habit blanc) sera « amalgamé » avec deux bataillons de volontaires nationaux (en uniforme bleu) afin de former une demi-brigade de ce qui nous donne les formations suivantes :

Le premier bataillon du premier régiment d'infanterie de ligne (ci-devant Colonel général) forme une partie de la première demi-brigade de bataille, à Arlon. À Ypres, le second bataillon du premier régiment passe à la seconde demi-brigade, tandis qu'à Courtray le premier bataillon du deuxième régiment d'infanterie de ligne (ex Picardie) étoffe les rangs de la troisième demi-brigade de bataille. Enfin, devant Mayence, le second bataillon du 2^e régiment d'infanterie entre dans la composition de la 4^e demi-brigade. Comme vous pouvez le lire, tout se complique... mais ce n'est pas terminé car, le 7 janvier 1796, le Directoire ordonne le licenciement de toutes les anciennes demi-brigades de batailles devenues squelettiques afin d'en former 110 nouvelles qui garderont le nom de demi-brigades jusqu'en septembre 1803 où elles reprendront le nom de régiment et serviront sous l'Empire. Donc, au cours du printemps 1796, l'ex première demi-brigade de bataille qui a encore quelques rares anciens de Colonel Général, entre à Sarreguemines dans la composition de la 31^e nouvelle (qui fut d'ailleurs supprimée en

1803). L'ex seconde demi-brigade de bataille est amalgamée à Aix la Chapelle dans les rangs de la nouvelle 9^e demi-brigade d'infanterie de ligne. Quand aux quelques anciens du ci-devant Picardie des 3^e et 4^e ex demi-brigades de bataille ils vont rejoindre les 8^e et 89^e nouvelles... pas pour longtemps pour la 89^e, puisque celle-ci est licenciée en 1803.

Cette fois ça y est, direz vous, cette filiation terriblement embrouillée est enfin terminée... eh bien non ! Car si l'infanterie royale s'est trouvée écartelée sous la révolution, elle doit au roi Louis XVIII sa totale destruction, étant donné que le 16 juillet 1815, ce brave monarque prend la décision de licencier par décret tous ces régiments dont la gloire lui fait si peur. Si vous voulez bien, revenons maintenant en juillet 1747, le « Vieux » Picardie qui a le premier rang⁶ totalise cinq bataillons de dix sept compagnies chacun. Depuis le mois d'août 1745, il est sous les ordres de Louis de Pardailan de Gondrin, duc d'Antin, brigadier des armées du roi, qui s'illustra en septembre 1746 au siège de Namur. Son uniforme est entièrement taillé dans du drap gris blanc et doublé de serge blanche. La seule fantaisie sont ces double poches en long, fermées par neuf boutons dorés cousus en patte d'oie... particularité dont le régiment se montre très fier. Culotte de drap gris blanc, guêtres de toile blanche. Tricorne galonné d'or, cocarde de soie noire. Outre le drapeau blanc, Picardie totalise 14 drapeaux d'ordonnance écarlate traversés d'une croix blanche. D'après l'historien helvétique P. de Vallière, le régiment aurait pris cette couleur en souvenir de ses instructeurs suisses.

D. Rouergue

À l'inverse de Picardie, l'historique de ce régiment est très simple. Levé le 20 novembre 1667, par le comte de Montpeyroux, il prend le nom de la province de Rouergue quatre ans plus tard pour ne le quitter qu'en janvier 1791, époque où il n'est plus que le 58^e régiment d'infanterie de ligne. Séparés par la guerre les deux bataillons du « ci-devant » Rouergue suivent des destins différents. Ainsi, si le second bataillon, en 1794, sert de noyau à la 116^e demi-brigade de bataille, elle-même fondue en 1796 dans la 8^e nouvelle, le premier bataillon doit attendre le mois de février 1797 pour être amalgamé dans la 55^e demi-brigade de seconde formation. Devenus les 55^e et 84^e de ligne (le célèbre un contre dix) de l'Empire, ces deux régiments sont licenciés en 1815. En 1747, Rouergue ne compte que deux bataillons de dix sept compagnies chacun. Il a le 41^e rang et est commandé depuis mai 1735 par le marquis de Berville, brigadier des armées du roi. Son habit de drap gris blanc, doublé de serge blanche, s'orne d'un collet rabattu et de parements de drap écarlate. Poches en travers, boutons dorés. Veste et culotte de drap gris blanc, guêtres de toile blanche. Tricorne de feutre noir galonné d'or. Cocarde de soie noire. Il possède cinq drapeaux d'ordonnance de soie verte à croix blanche, avec « une losange rouge au milieu des quarrez » (sic). Sans oublier le drapeau de soie blanche porté dans les rangs de la compagnie colonelle.

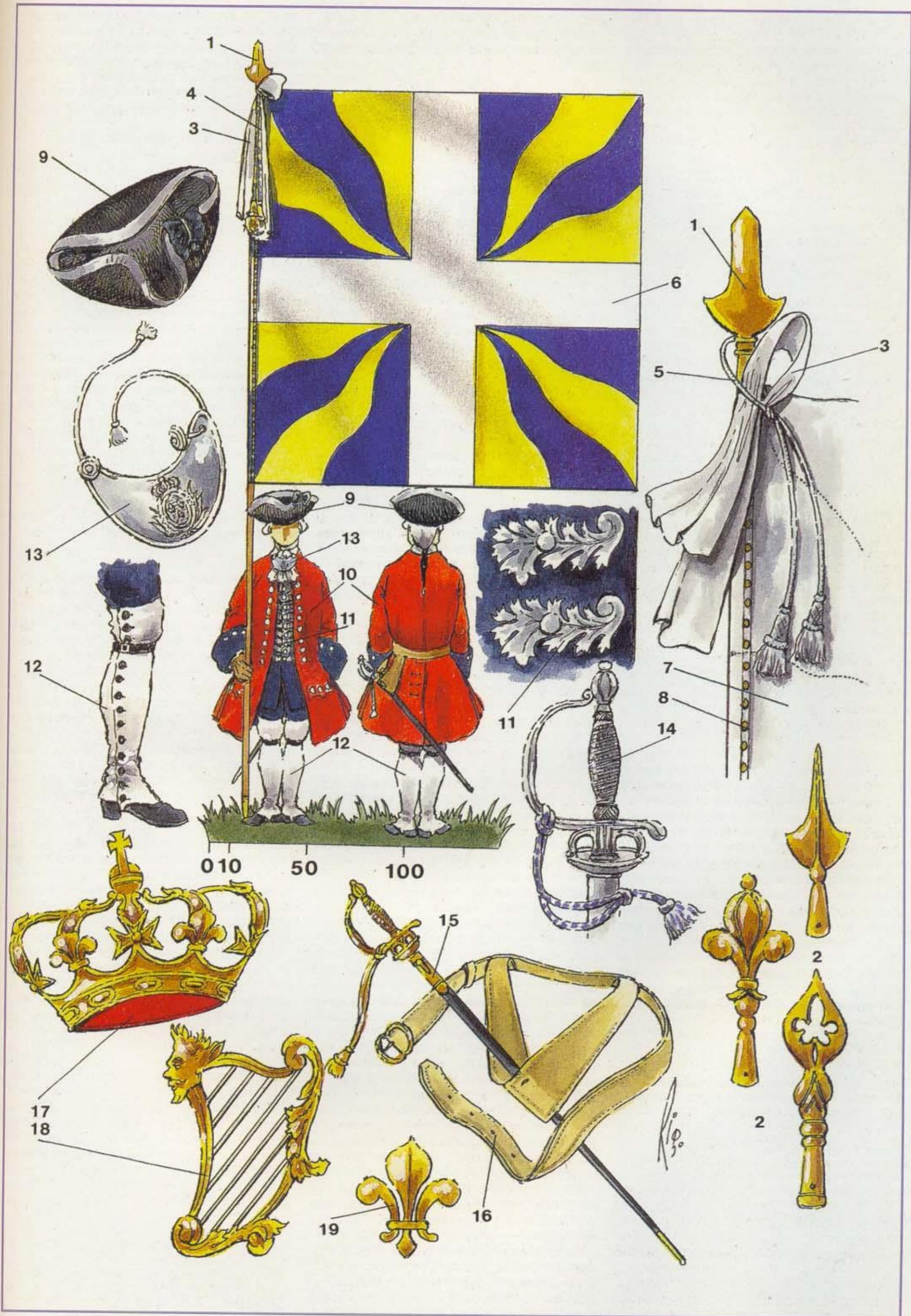
E. Royal Wallon

Le 1^{er} juillet 1744, le roi fait publier un décret ordonnant la création d'un régiment d'infanterie recruté dans la partie des Pays-Bas autrichiens récemment conquis par le maréchal de Saxe. Le colonel lieutenant en est le comte de Bergeyck. Fort de deux bataillons totalisant trei-

4. Nous avons donné les drapeaux du régiment de Bulkeley à la page 29 du numéro 93 de *Tradition Magazine*, dans le courant de notre article « j'étais à Fontenoy »

5. Depuis le début du XVII^e siècle on a pris l'habitude de classer les douze premiers régiments en « vieux » et « petits vieux » corps. Ceux-ci étaient d'ailleurs très fiers de cette appellation.

6. Picardie a effectivement le premier rang de toute l'infanterie française et étrangère... y compris les Suisses. Mais il doit toujours céder le pas au régiment des Gardes françaises.



UN WESTERN AVANT LA LETTRE

En Flandres, octobre 1747... Le lieutenant-colonel Jean Chrétien Fischer, commandant un corps de volontaires destinés à la « petite guerre »¹, est tombé dans un piège. Ses six cents chasseurs et hussards sont complètement encerclés par plus de 1 500 Anglo-hollandais. Nos ennemis exultent, ils vont enfin pouvoir se venger de ces diables de Français, vêtus de vert et de rouge, qui prennent un malin plaisir à désorganiser leurs arrières en attaquant les convois de vivres ou de munitions et font des prisonniers destinés à renseigner le maréchal de Saxe sur leurs mouvements. Ils vont enfin pouvoir s'emparer de ce démon de Fischer... S'emparer de Fischer ? Que nenni messires ! c'est bien mal connaître cet ancien piqueur du comte de Conflans qui, par son intelligence et son courage, s'est haussé au niveau des « perruques poudrées » de l'état major de l'armée des Flandres. Caché par les hautes futaies bordant la vallée de la Dyle, Fischer rassemble tous ses chariots où sont entreposés les bagages et les munitions et les transforme en véritables forteresses roulantes en y faisant monter une partie de ses chasseurs à pied armés chacun d'une carabine et d'un pistolet. En avant-garde il rassemble sa centaine de chasseurs à cheval et protège ses arrières à l'aide de ses hussards. Lorsque sa petite armée est prête, Fischer se place en tête et, son sabre à la main, donne l'ordre de charger. Tirailant de tous côtés, lancés au grand galop, les chariots bousculent tout sur leur passage. La surprise est totale et la route est bientôt dégagée. La troupe de Fischer ralentit à peine pour traverser un pont vermoulu qui, à tout instant, menace de se rompre. Une nouvelle fois, le rusé chef de guerre s'en est tiré, mais il avait eu chaud. Certes, tous ces hommes étaient loin d'être des enfants de chœur et, beaucoup auraient mérité la corde. Leurs officiers avaient beaucoup de mal à leur imposer un semblant de discipline... mais Dieu, quels soldats !

1. Au XVIII^e siècle on nomme officiellement « petite guerre » toutes les opérations de reconnaissances, embuscades, coups de mains etc... pratiqués sur les arrières de l'ennemi afin de créer un sentiment d'insécurité. Disons que malgré les grands services rendus, cette forme de guerre était fortement méprisée par les officiers appartenant aux régiments classiques.

ze compagnies chacun, il a le 128^e rang. La guerre terminée et Louis XV n'ayant plus besoin d'autant de soldats, Royal Wallon est licencié en décembre 1748, sauf les deux compagnies de grenadiers qui seront versées en février 1749 dans le corps des Grenadiers de France. Son habit, taillé dans du drap bleu foncé, est doublé de serge de même couleur et parementé d'écarlate. Boutons dorés, boutonnières brodées de fils d'or posées sur les pans de l'habit, les parements et les poches. Veste de drap bleu foncé, galonnée et ornée de boutonnières dorées. Culotte bleue. Guêtres de toile blanche. Tricorne galonné d'or. Cocarde de soie noire.

Royal Wallon possède six drapeaux, soit un blanc colonel et cinq d'ordonnance, dont les quartiers vert et jaune d'or sont séparés par une croix blanche ornée de 35 lis dorés ombrés de

SOURCES MANUSCRITES

— Archives et bibliothèque Raoul et Jean Brunon, Château de l'Empéri, Salon-de-Provence.
— Drapeaux des régiments français et autres troupes de 1745 à 1776 (ex A.I.J. 19). Bibliothèque du musée de l'Armée. Paris.
— Archives du SHAT, fort de Vincennes.

BIBLIOGRAPHIE

— Lieutenant-colonel Belhomme, *Histoire de l'infanterie en France*. Charles Lavauzelle éditeur, Paris.
— Pierre Charrié, *Drapeaux et étendards du Roi*. Éditions Le léopard d'or. Paris 1989.
— Lemau de la Jaisse, *Septième abrégé de la carte générale du militaire de France* édité en 1741.
— M.D.L.C.D.L. *Dictionnaire militaire portatif*. Trois volumes édités en 1758.
— Comte Pajol, *Les Guerres sous Louis XV*. Paris 1881.
— Michel Pétaud, *Équipements militaires de 1600 à 1870*. Chez l'auteur, 1984.
— Lucien Rousselot, *L'Armée française*. Planches 19, 29 et 43.
— Général Susane, *Histoire de l'ancienne infanterie française*, éditions Correard, 1853.

brun. Au centre de la croix est peint le lion « de sables » des Flandres surmonté de la couronne dorée des rois de France, au bonnet d'écarlate.

NOTRE PLANCHE SCHEMATIQUE

Attention, l'échelle en centimètres ne s'applique qu'au drapeau d'ordonnance du régiment Suisse de La Cour au Chantre et à l'enseigne en grande tenue chargé de le tenir lors des revues ou des combats. À sa droite, de dos, nous avons représenté le même officier en tenue d'hiver. Son habit est boutonné et son ceinturon n'est plus porté sous la veste, mais sur l'habit.

1. Pique. Les règlements étant muets sur la forme générale et les dimensions, ceux-ci varient à l'infini suivant la fantaisie des fournisseurs... et la bourse du colonel. La hauteur totale varie entre six et huit pouces (environ 16 à 22 cm). La plupart sont en laiton fondu puis doré.

2. Différents modèles de piques. Parvenus jusqu'à nous, ces modèles montrent bien l'extrême variété qui régnait alors. Cependant l'on peut dire que depuis 1730, la fleur de lis estampée cède le pas à la pique normale quelquefois ornée de la silhouette du symbole royal.

3. Cravate ou écharpe. Apparue vers 1692 afin d'éviter toute méprise, elle distingue les emblèmes du roi de France. Réalisée le plus souvent dans du taffetas de couleur blanche, elle a une longueur totale de deux aunes (environ 2,30 m). Repliée en deux elle se fixe après la douille de la pique à l'aide d'une cordelière.

4. Cordelière. Curieusement, elle n'apparaît que vers 1700 et il ne s'agit que d'un modèle très court. À l'époque de Lawfeld l'esthétique veut qu'elle soit de la même longueur que l'écharpe... mais encore une fois il faut se garder de généraliser. Elle est tressée de fils de soie teints aux couleurs du drapeau d'ordonnance et rehaussée de fils d'or. Ses deux extrémités portent un gland de passementerie ou houppes. Son prix atteint souvent deux livres sur les 35 dépensées au total pour un emblème très simple.

5. Manière de fixer l'écharpe. Il s'agit ici de la cordelière du drapeau blanc du régiment de La Cour au Chantre. Elle est tressée de soie blanche et de fils d'argent. Elle forme une boucle avec un nœud coulant que l'on passe autour de la douille de la pique. Le haut de la cravate passe alors dans la boucle de la cordelière et il ne reste plus qu'à serrer le nœud coulant pour fixer la cravate de soie blanche.

6 Étoffe. Les plus courantes sont souvent taillées dans une toile nommée « samit » dont la trame de soie est soutenue par une chaîne de fil afin d'en augmenter la résistance. Les régiments d'élite ou l'infanterie de la maison du roi ont leurs emblèmes taillés dans du taffetas d'Angleterre. À l'époque de Lawfeld, la longueur des côtés varie entre six et sept pieds (1,94 m à 2,26 m environ). La fabrication des étoffes nécessite entre 3 aunes et demi et 5 aunes par drapeau.

En temps de paix, les drapeaux du régiment sont déposés chez le colonel lorsque la revue est terminée. En temps de guerre, roulés dans leur fourreau de coutil, ils sont plantés en faisceau à l'entrée du camp, devant les tentes des lieutenants. La garde est alors assurée par deux, quatre ou six fusiliers, suivant le nombre de bataillons et choisis par le capitaine de chaque compagnie « à drapeaux »... soit de 18 à 24 hommes sous les ordres d'un sergent.

7. Étoffe du drapeau blanc. Sur celle du régiment de La Cour au Chantre représentée ici, les flammes et la croix sont figurées par des piqûres. La croix du drapeau blanc de Lally, Picardie, Rouergue ou Royal Wallon est, soit

marquée par piqûre, soit découpée dans deux bandes de tissu blanc cousues en place. De plus celui de Lally et Royal Wallon reprennent exactement les mêmes motifs peints figurant sur leurs drapeaux d'ordonnance.

8. Clous et hampe. Au nombre de 80 à 90 par drapeau, avec leur large tête bombée et dorée, ces clous sont nommés « broquettes » par les fabricants. L'étoffe et son fourreau étant mis en place sur la hampe, on y enfonce les broquettes après avoir recouvert la couture du fourreau par un petit galon de fil, ceci afin d'éviter le déchirement de l'étoffe par grand vent. Souvent nommée « bâton » ou « lance », la hampe est façonnée dans un bois dur tel le frêne ou le hêtre. D'un diamètre d'un pouce (2,7 cm environ) sa hauteur atteint en moyenne onze à douze pieds (3,56 m à 3,88 m environ). Le plus souvent la hampe est de bois naturel et verni ou quelquefois peinte en bleu foncé. Celles des drapeaux colonels peuvent être peintes en blanc... mais encore une fois on ne peut dégager aucune généralité. L'extrémité de la hampe que l'on peut enfoncer en terre est protégée par un talon pointu en fer, ou en laiton fondu et dorés, d'une hauteur moyenne de quatre pouces (10,8 cm environ).

9 Tricorne. Celui-ci apparaît vers 1710. Il remplace le célèbre chapeau à lampon des guerres de Louis XIV. De feutre noir, ses bords sont galonnés suivant le métal des boutons. Des officiers portent ce galon d'or ou d'argent plein... les soldats d'or ou d'argent faux, c'est à dire avec un mélange de fils jaune ou blanc. Sur le côté gauche de la coiffure on a fixé une petite ganse de même métal que le galon, ganse sous laquelle est passée une cocarde de soie noire. La ganse des simples soldats est, elle, de fil jaune ou blanc.

10. Habit. On l'appelle le plus souvent « justaucorps ». Sa coupe et ses couleurs sont réglés (enfin en théorie) par l'ordonnance du 20 avril 1736... les régiments français sont pour la plupart en gris blanc et quelquefois en bleu, les suisses et les irlandais sont en rouge et les allemands en bleu. Pour les soldats il est taillé dans du drap de Lodève et doublé de serge d'Aumale ou de Cadix-Canourgue. Celui des officiers (qui, rappelons-le est entièrement à leur charge) est du même modèle que la troupe, mais fabriqué dans un drap plus fin tel celui d'Elbeuf, de Louviers ou de Sedan. Tout en restant très ample de manière à pouvoir se porter par dessus la veste⁷ il ne se boutonne que jusqu'à la ceinture et ses parements ont diminué de volume. Afin de faciliter la marche, les soldats retroussent souvent les pans sur les côtés, laissant ainsi largement apparaître la doublure et préfigurant les « retroussis » des armées de la révolution et de l'Empire.

Les régiments se distinguent entre eux par la couleur des parements et la forme des poches avec leurs boutons dorés ou argentés. Certes, si cela est suffisant pour les corps étrangers, ceci ne l'est plus du tout pour les régiments français qui, contrairement aux premiers, n'ont plus le droit de porter des vestes de couleur et sont noyés dans un océan de drap gris blanc. Toutefois, vers 1738, le collet de couleur fait quelques timides apparitions, mais en réalité il faut attendre 1757 pour voir sa généralisation, accompagnée par les « bavaroises » ou revers et surtout, la réapparition des vestes de couleur... enfin la réapparition officielle, car rien ne dit que nos soldats, qui n'ont jamais été parfaitement disciplinés, aient suivis l'ordonnance de 1736 à la lettre !

7. Ce n'est qu'à partir de la révolution que l'on prendra l'habitude de nommer gilet ce qu'auparavant on appelait veste... mais gardons-nous de généraliser car dans son rapport d'inspection du 21 nivôse an VII (10 janvier 1799) concernant l'état de l'habillement de la 51^e demi-brigade, le général Beumonville note 2 342 vestes dont 872 à remplacer.

EFFECTIFS DES RÉGIMENTS

Sans compter la maison du roi, l'infanterie comprend en mars 1747:

— **98 régiments Français** dont 6 à 5 bataillons et 6 à 4 bataillons. 15 à 3 bataillons, 36 à 2 bataillons. 35 à un seul bataillon.

— **34 régiments étrangers** dont 11 suisses, 9 allemands, 6 irlandais, 2 écossais, 2 wallons, 2 italiens et 2 lorrains.

Sans oublier 9 665 soldats et officiers de troupes légères dont les Chasseurs de Fischer, les Volontaires de Grassin, ceux de La Morlière, les Bretons, etc.

◇ Un bataillon de régiment français totalise une compagnie de grenadiers et seize de fusiliers. Soit, pour les grenadiers, un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, 2 sergents, 3 caporaux, 3 anspessades, 36 grenadiers et un tambour. Soit un total de 2 officiers et 45 hommes.

◇ Une compagnie de fusiliers comprend : un capitaine, un lieutenant, 2 sergents, 3 caporaux, 3 anspessades, 31 fusiliers et un tambour.

Soit un total de 2 officiers et 40 hommes... total auquel il faut rajouter 2 enseignes et un sous-lieutenant chargés d'arborer les 3 drapeaux du premier bataillon, plus trois sous-lieutenants portant les drapeaux de chaque bataillon supplémentaire.

◇ Bien entendu, chaque régiment possède un état-major. Soit, pour Picardie, un colonel, un lieutenant-colonel, 4 commandants, 5 aide-majors, un maréchal des logis, un tambour-major, un aumônier et un chirurgien. De plus, il a la Prévôté, c'est à dire qu'il a le privilège de pouvoir juger les fautes de discipline à l'intérieur du corps... il comprend donc, en plus, un prévôt, un lieutenant de prévôt, un greffier, 5 archers et un exécuteur.

◇ L'état-major du régiment de Rouergue comprend : un colonel, un lieutenant colonel, un major commandant, 2 aide-majors, un maréchal des logis, un tambour-major, un aumônier et un chirurgien.

◇ Le bataillon irlandais totalise une compagnie de grenadiers et douze de fusiliers. Soit, pour les grenadiers : un capitaine, un lieutenant, un cadet, 2 sergents, 3 caporaux, 3 anspessades, 36 grenadiers et un tambour. Soit un total de 3 officiers et 45 hommes.

◇ Une compagnie de fusiliers comprend : un capitaine, un lieutenant, un cadet, 2 sergents, 3 caporaux, 3 anspessades, 41 fusiliers et un tambour. Soit un total de 3 officiers et 50 hommes. Total auquel il faut rajouter 2 enseignes et un cadet chargés d'arborer les trois drapeaux du bataillon.

◇ L'état-major du régiment de Lally comprend : un colonel, un lieutenant-colonel, un major commandant, un aide-major, un maréchal des logis, un tambour-major, un aumônier et un chirurgien.

◇ Un bataillon wallon totalise : une compagnie de grenadiers et douze de fusiliers.

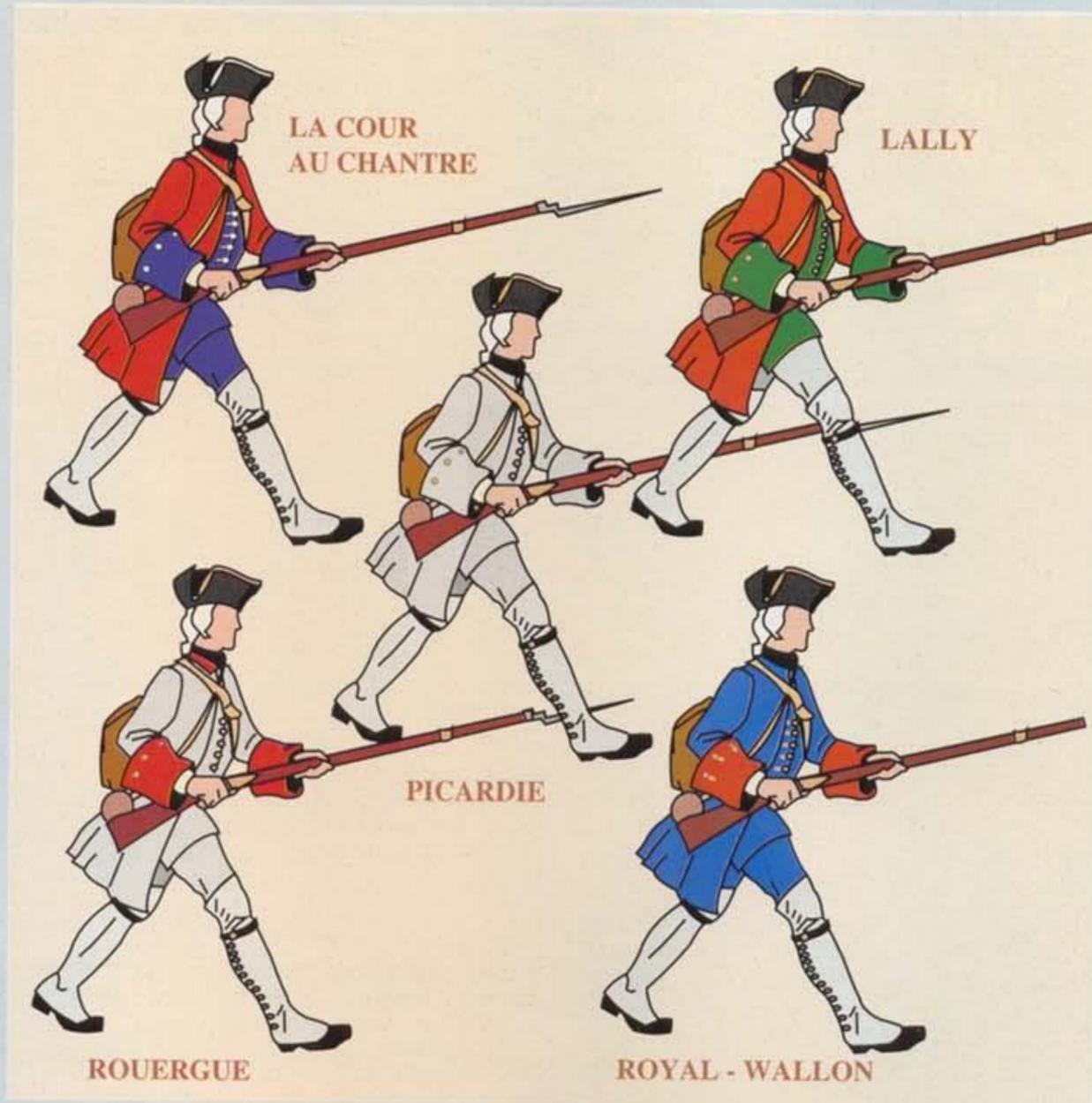
Les effectifs sont semblables à ceux des Irlandais, sauf que les cadets sont remplacés par des sous-lieutenants et que les compagnies de fusiliers comptent en plus deux anspessades et trois fusiliers.

◇ L'état-major du régiment Royal wallon est le même que celui de Lally avec, en plus, un commandant et un aide-major.

◇ Un bataillon de régiment suisse totalise: Quatre compagnies de fusiliers. Les capitulations signées avec les cantons helvétiques n'ont jamais prévu de compagnies de grenadiers jusqu'en août 1763. Néanmoins, au début d'une campagne, chaque régiment formait les siennes en choisissant les soldats les plus forts et les plus braves. Lesdites compagnies étaient dissoutes lors de la prise des quartiers d'hiver.

◇ Chacune des quatre compagnies comprend : un capitaine en pied, un capitaine lieutenant, un lieutenant, un sous-lieutenant, un enseigne, 2 premiers sergents, 2 sergents, un fourrier, un porte-enseigne, un capitaine d'arme, un prévôt, 6 caporaux, 6 anspessades, 148 fusiliers, un tambour et un fifre. Soit un total de 5 officiers et 170 hommes.

◇ L'état-major du régiment de la Cour au Chantre comprend : un colonel, un lieutenant-colonel, un major, 3 aide-majors, un tambour-major, un ministre du culte et un chirurgien. □



11 Détails des broderies de la veste. D'après le portrait du capitaine Gottwalt de Sandol, les officiers du régiment de La Cour au Chantre portent une veste de drap bleu foncé dont les boutons sont brodés d'argent.

12. Guêtre. Livrées par paire, elles sont d'origine paysanne et ne seront officiellement adoptées par l'armée qu'en 1736. Elles remplacent les bas qui revenaient trop cher et ne protégeaient pas les chevilles.

Taillées dans une estamette blanche pour les parades et grise pour les déplacements, elles maintiennent beaucoup mieux la jambe... et permettent, en glissant quelques morceaux de tissu à l'intérieur, de se faire de splendides mollets ! Elles comportent un sous-pied renforcé de cuir souple et se ferment à l'aide de boutons en os teints ou recouverts de tissu noir. Le tout étant serré sous la rotule par une jarretière de fil noir portant une petite boucle de laiton.

13. Hausse-col. Inspiré du large colletin des armures de la Renaissance, c'est l'insigne de l'officier par excellence. Quand il est sous les armes celui-ci l'attache autour du cou à l'aide d'une cordelette de fils d'or ou d'argent suivant le métal du hausse-col. Les officiers des régiments étrangers, tels les Suisses, le portent le plus souvent en métal argenté avec quelquefois les armoiries royales gravées.

14. Épée. Apparue vers 1678, la monture dite « à la mousquetaire » restera la plus répandue jusqu'à la réforme de Choiseul. La monture de laiton fondue, ici argentée, comporte deux « pas d'âne » séparant la fusée de la coquille double. La dragonne de fils d'argent est mélangée de soie bleu clair, indiquant ainsi le rang d'un officier subalterne.

15. Épée. Ici, nous nous trouvons en face d'un modèle « à la mousquetaire » appartenant à un officier portant un habit à boutons dorés... ce qui d'ailleurs n'est pas d'une évidence absolue car l'or est beaucoup plus demandé que l'argent. La monture est sensiblement la même que le modèle précédent.

Dans les deux cas, le fourreau de cuir noir porte une chape de métal laminé doré ou argenté, sur laquelle est brasé un bouton permettant de fixer le fourreau après le ceinturon. Bouterolle également de tôle argentée ou dorée. Hauteur totale de l'arme : 3 pieds 3 pouces (1,05 m environ).

16. Ceinturon porte-épée. Taillé dans du buffle naturel et piqué, fermé par une boucle de laiton fondu et doré, ce modèle porte un pendant à gousset où l'épée vient se fixer.

Une large bande arrondie empêche le frottement de la monture sur la veste ou la culotte. Dans ce dernier cas, la monture sort par la fente de l'habit pratiquée du côté gauche, le fourreau passant sur la veste sort par la fente arrière. En hiver, le justaucorps étant boutonné, l'officier porte son ceinturon par dessus son habit... il ne doit pas trop le serrer, afin que ledit habit « ne baille point », ainsi que l'écrit Monsieur de Sallières, inspecteur général.

17. Couronne des régiments irlandais. Elle figure sur les quatre quartiers des drapeaux et au dessus de la harpe centrale. Peinte à l'or fin, ombrée de brun, c'est la couronne portée par les rois d'Angleterre depuis 1485. La coiffe est simplement doublée d'écarlate contrairement à certaines sources, tel le recueil d'Hermand réalisé en 1721. Sur ce dernier les couronnes sont plus élaborées... le bandeau est orné de rubis et d'émeraudes « peints au naturel », le fond s'orne d'une calotte rouge qui n'est pas du plus bel effet quand les couronnes sont posées sur les quartiers verts.

18. Harpe irlandaise. Posée au centre de la croix des drapeaux de Lally, elle est peinte à l'or fin et ombrée de brun, sauf les cordes qui sont argentées. Notons également que certains documents dignes de foi représentent la même harpe terminée par le visage et le corps d'une jolie déesse et non par un affreux satyre barbu, comme ici

19. Fleur de lis. Peintes à l'or fin et ombrées de brun, elles figurent sur la croix blanche ou les quartiers des régiments royaux. □